This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600082334Q

UNE
MACÉDOINE.

TOME PREMIER.

UNE
MACÉDOINE.

TOME PREMIER.

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

71 vol. in-12, avec figures.

Observateur (l') ou M. Martin, 2 vol.
Nous le sommes tous, ou l'Egoïsme, 2 vol.
Officieux (l') 2 vol.
Garçon sans Souci (le) 2 vol.
Adelaïde de Méran, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Barons de Felsheim (les) 4 vol.
Cent vingt jours (les) 4 vol. in-12, contenant quatre nouvelles, qui se vendent séparément: Théodore, M. de Kinglin, Métusko, Adèle et d'Abligny.
Citateur (le) 2 vol.
Enfant du Carnaval (l') 3 vol.
Famille Luceval (la) 4 vol.
Folie Espagnole (la) 4 vol.
Jérôme, 4 vol.
L'Homme à projets, 4 vol.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol.
Mon Oncle Thomas, 4 vol.
Monsieur Botte, 4 vol.
Monsieur de Roberville, 4 vol.
Tableaux de Société, 4 vol. portrait.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
Une Macédoine, 4 vol.

UNE

MACÉDOINE,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME PREMIER.

Diversité, c'est ma devise.
LA FONTAINE.

A PARIS,
Chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

1821.

275 . o . 258.

Imprimerie de DUFEY, à Pontoise.

UNE

MACÉDOINE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Départ impromptu.

C'ÉTAIT le 30 d'avril. Un très-beau temps, des consoles chargées de fleurs et le vin d'Aï rappelèrent à la comtesse d'Ermeuil que le lendemain les paysans de sa terre du département de la Somme n'oublieraient pas de lui planter un *mai*, et les dames aiment assez cette cérémonie-là.

Nous étions huit à table, et nous nous convenions tous. Quatre jolies femmes, certaines de s'amuser partout, parce que partout elles fixaient le plaisir, se laissèrent facilement persuader.

Un homme fort aimable, et qui plaisait beaucoup à ces dames, répondit qu'il acceptait, avant qu'on l'eût invité. Un gros père, menacé d'apoplexie, mais plein de gaîté, déclara qu'il lui était égal de finir sur les rives de la Somme ou de la Seine. Un négociant, très-riche, ne fit pas répéter l'invitation. Il était du nombre de ces négocians qui ne sont déplacés nulle part, qu'on trouve partout, qui font passer les plaisirs avant les affaires, et qui n'en font pas de mauvaises..... tant que la fortune les caresse. Pour moi, à qui une jolie femme ferait faire le tour du monde, je devais en suivre quatre avec plaisir.

On quitte la table. La comtesse demande sa diligence, l'apoplectique son carrosse. On sort, on s'élance, on monte, on se place. On voit qu'on va être séparé, et quatre hommes et quatre femmes se trouvent si bien ensemble,

après avoir pris le café et la liqueur des îles! On descend; chacun veut arranger les voitures à son gré, et cela n'est pas possible, parce que chacun veut être dans la diligence. Madame la comtesse décide que l'apoplectique prendra le négociant avec lui, et l'apoplectique répond qu'il veut jouir de ses derniers momens. Je tremblai d'être envoyé dans le carrosse, et je suis inventif quand j'ai quelqu'intérêt à l'être. Je rentrai à l'hôtel; j'en rapportai deux tabourets, que je plaçai aux portières. Je m'assis sur l'un; l'homme aimable prit l'autre. Deux femmes de chambre, qui devaient suivre en cabriolet, profitèrent du carrosse de l'apoplectique. Deux valets de chambre, qui devaient courir à bidet, représentèrent qu'il y aurait économie à monter avec ces demoiselles, qui ne demandaient pas mieux. Tout le monde se trouva bien, et tout le monde fut content.

Les voitures roulent. Nous avions, l'homme aimable et moi, les genoux presqu'au niveau du menton. Les femmes sont prévoyantes et bonnes,..... selon les circonstances; et nos voisines remarquèrent qu'il n'était pas possible que nous fissions trente lieues dans cette position. Une partie impromptu semble autoriser bien des choses, et on nous proposa à droite et à gauche deux genoux arrondis pour supports. Ces bras de fauteuil-là en valent bien d'autres. Malheureux de n'y appuyer que les coudes! Trop heureux de les toucher, n'importe comment!

On jase, on dit des folies, en dépit du bruit des roues. Bientôt la gorge se fatigue; les voix féminines perdent de leur harmonie, et les femmes savent quel est l'effet d'un organe flatteur. Elles se taisent; mais elles répondent des yeux, de manière à ce que les hommes aiént toujours quelque chose à leur

dire. Cependant les hommes ne sont pas de fer, et ils se fatiguent à leur tour. Un silence absolu règne dans la diligence, et je vais employer ce moment de relâche pour vous faire connaître plus particulièrement mes compagnons de voyage.

Vous savez déjà que nos quatre dames sont charmantes : voici ce que vous ne savez pas. La comtesse d'Ermeuil, veuve à vingt-deux ans d'un mari qu'elle aimait, et dont elle était tendrement chérie, avait passé un an dans la douleur. Une douleur d'un an, à cet âge, est quelque chose d'exemplaire ; mais les impressions qui lui succèdent sont vives en proportion des efforts qu'on a faits pour les repousser. Madame d'Ermeuil se livra à tous les genres de dissipation, pour conserver la liberté de son cœur. Elle décida qu'elle aurait des goûts sans conséquence et plus de passions. Avec soixante mille livres de rente

on satisfait bien des goûts. Quel homme d'ailleurs pourrait remplacer le général d'Ermeuil?..... Ah, on succède, si on ne remplace pas.

Madame de Mirville, veuve aussi, et propriétaire d'une belle fortune, était sentimentale, comme on l'est à dix-neuf ans, quand on ne sait pas tirer parti d'une figure séduisante. Elle ne dissimulait pas le besoin impérieux d'aimer quelque chose, et elle balançait encore entre le mariage et la dévotion.

Mesdames d'Allival et de Valport étaient deux femmes de vingt-quatre à vingt-six ans, ayant pour leurs maris les soins les plus obligeans, l'estime la plus prononcée, mais infiniment distraites l'une et l'autre, et ne s'apercevant de leurs distractions que lorsqu'il ne restait plus qu'à continuer: du reste, vives, enjouées, brillantes de saillies, agaçantes surtout; et jouissant d'une liberté indéfinie.

M. de Préval, qui occupait le second tabouret, était un jeune officier, d'un extérieur agréable, d'un esprit orné, qui ne fumait pas, ne s'enivrait pas, ne jurait pas, ne parlait jamais de lui, mais s'occupait sans cesse de la femme à qui il voulait plaire, ne l'entretenait que d'elle; et des moyens de succès, celui-ci n'est pas le moins sûr.

M. du Reynel était un garçon de cinquante ans, célibataire par système, et gourmand par goût, après avoir été libertin par ton. Une grande aisance, et Grimod de la Reynière l'avait engraissé au point qu'il ne trouvait plus où mettre sa cravate, et qu'il ne soutenait son ventre qu'à l'aide d'un suspensoir. Riant le premier de son embonpoint et de son intempérance, il mettait les autres dans l'impossibilité d'en rire, et il comptait être avantageusement connu de la postérité, pour avoir découvert dans le gigot un morceau d'une délicatesse et

d'une saveur extrêmes, qu'il ne voulait faire connaître qu'à sa mort.

M. Mautort était fils d'un petit marchand roulant, et on ne s'en doutait pas. Il s'était fait une sorte d'éducation, et avait pris ce ton d'assurance que l'or donne à tout le monde : rien ne s'efface aussi promptement que la crasse baptismale. Il avait appris à l'école de son village précisément ce qu'il fallait pour entrer dans un cabinet, où il faisait plus de commissions que d'écritures. Jouet de messieurs les commis, insolens en raison inverse de leur capacité, il apprenait à corriger son patois et ses fautes grammaticales, d'après les railleries amères que chaque balourdise lui attirait. La femme de chambre de madame, qui ne savait pas un mot de grammaire, mais qui se connaissait en physionomies, lui donna quelques leçons de politesse, dont il profita parfaitement; et lorsqu'il eut gagné de quoi

acheter un habit à la mode, madame daigna lui accorder quelqu'attention, et le recommanda à son mari. Ce mari, comme tant d'autres, était, sans s'en douter, le très-humble serviteur de sa femme : il fit pour le jeune Mautort tout ce que madame lui demanda. Madame était jolie; Mautort était reconnaissant : il eut le bon esprit de ne vouloir pas être un homme à bonnes fortunes. Madame s'aperçut de quelques sacrifices, et dès ce moment, Mautort eut un intérêt dans les affaires.

Bientôt il travailla pour son compte, et il négligea sa bienfaitrice, qui avait vieilli, et dont il n'avait plus besoin : c'est dans l'ordre. Il épousa une fille riche et laide, parce qu'il voulait augmenter rapidement sa fortune. Il prit une maîtresse, qui ne l'aimait pas, mais qui s'efforçait de gagner ses honoraires. Madame Mautort, délaissée, s'amusa à équiper et à déniaiser de petits

commis. Malgré ces folies, sa maison prospéra au point que Mautort put dire comme un autre, ma terre, mes gens, mes chevaux, et ces mots-là sont agréables à prononcer, quand on est né pour cultiver la terre d'un autre, et pour aller à pied toute sa vie.

Un grand seigneur n'est pas fâché de jeter quelquefois le masque de la représentation et de l'étiquette. Il reçoit alors des bourgeois opulens; il leur fait même l'honneur de dîner chez eux, sous la condition tacite qu'ils ne s'oublieront pas en sa présence, qu'ils riront quand il rira, et qu'ils se tairont quand il voudra prendre la parole. Mautort trouvait tout cela charmant, et madame d'Ermeuil ne pouvait se dispenser d'accueillir un homme que des princes et des ducs appelaient leur cher ami.

Peut-être désirez-vous me connaître aussi. Je ne suis pas assez dupe pour dire de moi le mal que j'en pense, ni

assez fat pour répéter le bien qu'on en a dit quelquefois. J'ai trente ans. Je ne suis ni borgne, ni bossu, ni boiteux. Voyez la suite de cet ouvrage, si vous voulez en savoir plus.

CHAPITRE II.

On ne suit pas toujours la ligne droite.

On avait cédé à un premier mouvement de gaîté; on était parti sans réflexion; on avait trente lieues à faire, et à huit heures du soir on distinguait seulement les ruines de Chantilly.

« Nous sommes de grands étourdis, dit » madame d'Ermeuil. Nous serons obli- » gés de coucher dans une auberge..... » Où il y aura un cuisinier détestable, » poursuivit du Reynel. Je suis déses- » péré de n'avoir pas amené le mien, » reprit Mautort : c'est un homme du » premier mérite. Ah, mon Dieu, mon » Dieu, s'écria madame d'Ermeuil, j'ai » pris mes deux femmes de chambre, » et pas le moindre petit paquet. Mes-

» dames, dit Préval, supposez que nous
» fassions une campagne, qu'un parti
» ennemi ait enlevé nos équipages, et
» dites-moi ce que vous feriez. Moi, ré-
» pondit madame d'Allival, je me con-
» formerais aux circonstances, eussé-je
» été enlevée aussi : j'ai toujours l'es-
» prit du moment. C'est fort bien, re-
» prit madame de Valport; mais nous
» ne faisons pas campagne, et que dira-
» t-on à l'auberge, de quatre femmes qui
» arrivent de la capitale sans bonnet de
» nuit? Nous dirons qu'on n'en porte
» plus, répliqua Préval, et comme qua-
» tre femmes de distinction donnent le
» ton partout, surtout quand elles sont
» jolies, aucune femme de Chantilly n'o-
» sera plus se servir de bonnet de nuit.
» Excellente idée, dis-je. Nous leur per-
» suaderons aussi qu'on a supprimé les
» déshabillés du soir et du matin. Les
» maris y gagneront doublement : ces
» déshabillés sont fort chers, et on s'en

» pare rarement pour eux. Comment » donc, une méchanceté, dit la char- » mante madame de Mirville, d'un ton » si doux et d'un air si candide! Ah, » monsieur, vous me faites un mal cruel » aux genoux ». Il avais appuyé un peu fort, attiré par son timbre argentin et sa jolie petite mine.

Il est du plus mauvais ton d'avoir des membres solides. Madame de Mirville s'était avisée de se plaindre; les autres devaient crier plus haut : je m'attendais, et elles n'y manquèrent pas. Le fardeau devenait insupportable; un engourdissement total avait empêché ces dames de s'en apercevoir plutôt; sans doute elles avaient les cuisses dans un état déplorable. « C'est pourtant ce dont » on ne peut s'assurer ici, dit madame » de Valport. Et cela est très-fâcheux, » continua madame d'Allival ».

Il était dans les convenances que les hommes descendissent, et c'est ce que

nous fîmes. Quelques secondes après, ces dames sautèrent sur la pelouse, en s'écriant qu'elles souffraient horriblement, et en riant comme des folles. Nous étions dans la forêt; la soirée était superbe; on décida qu'on irait à pied jusqu'à Chantilly. On ordonna aux postillons de remiser les voitures à l'Aigle impérial, et de faire préparer le meilleur souper. On se mit à courir, à chanter, à sauter. Du Reynel, appuyé sur sa canne en béquille, ployait le jarret, essayait de s'enlever sur la pointe des pieds, et ne dansait que des épaules, qu'il haussait et baissait en mesure. Le fouet d'un postillon nous annonça une voiture. Nous tournâmes la tête; la chaise n'était pas à deux cents pas de nous. « Hé mais, que dira-t-on » de voir quatre femmes de qualité pren- » dre du plaisir comme des paysannes »? Madame de Valport, qui a fait la réflexion, est déjà dans le bois. Les au-

tres s'élancent sur ses traces; nous suivons tous. Du Reynel descend le fossé avec précaution, et le remonte sur ses genoux et ses mains. Les danses se reforment, et aux danses succèdent les espiégleries; on est poursuivi; on poursuit à son tour. On s'aperçoit que le soleil ne colore plus que la cime des arbres, et on parle de regagner la grande route.

« Hé, mon Dieu, où est donc M. du » Reynel, s'écrie la jolie madame de » Mirville? Il n'aura pu nous suivre, » répond madame d'Allival. Mesdames, » mesdames, où court donc madame » de Mirville? Craint-elle, continua ma- » dame de Valport, que M. du Reynel » se perde à une portée de fusil de » Chantilly? Cette promenade, répond » madame d'Ermeuil, lui donnera un ap- » pétit dévorant. Il va affamer le village ».

Honteux de voir courir seule une très-jolie femme, ou pressé peut-être par un

autre motif, je partis comme un trait. « Encore un déserteur, disait-on der-
» rière moi. Jouons à de petits jeux en
» les attendant ».

En un instant je rejoignis madame de Mirville. Elle sourit en me voyant. Bon, dis-je à part moi, je ne lui déplais point. « N'est-il pas affreux, dit-
» elle, en s'appuyant sur mon bras, que
» ces dames et ces messieurs soient
» aussi insoucians à l'égard d'un homme
» qui peut à peine marcher »? Bon, me dis-je encore, voilà de la sensibilité.

Nous allions lentement, parce que nous cherchions à reconnaître les endroits par où nous avions passé. L'obscurité augmentait; les faux pas devenaient fréquens. La difficulté de la route incertaine que nous tenions, et peut-être un peu de frayeur, forçaient madame de Mirville à s'appuyer plus fortement sur mon bras. Souvent sa petite main le serrait, sans intention sans

doute. N'importe, j'aurais marché ainsi toute la nuit sans m'en apercevoir.

Du Reynel ne se retrouvait pas. Je l'appelais de toutes mes forces; je prêtais l'oreille; je n'entendais rien. « Ah, » mon Dieu, dit ma jolie compagne, il » aura été frappé d'apoplexie. Il sera » tombé au pied de quelque chêne ».

Cette idée m'effraya. Nous étions dans une clarière assez vaste, et que je me croyais sûr de retrouver. Je proposai à madame de Mirville de se reposer pendant que je battrais les environs. « Hé, que deviendrais-je sans » vous, me dit-elle si mollement »! Bon, me dis-je, me voilà nécessaire. Je repris son bras, et je ne pensai pas à quitter sa main. S'apercevait-elle que je la tenais cette main, que je la pressais quelquefois avec expression, elle ne la retirait pas, et nous avancions au hasard et sans rien dire. Que lui aurais-je dit, d'ailleurs? je l'avais toujours

trouvée très-aimable; mais je crois que je commençais à l'aimer, et ce premier moment est toujours à l'embarras. Et puis une déclaration qui n'est pas amenée a l'air si bête!

Madame de Mirville ne proférait pas un mot. Son silence était-il aussi l'effet d'un trouble naissant? J'aurais été trop heureux de le croire : les femmes sensibles sont si rares, quoiqu'elles parlent toutes de leur sensibilité!..... Ah, il suffit de s'entendre sur la valeur qu'on donne aux mots. Aujourd'hui le cœur veut dire les sens; l'estime qu'inspire un homme, n'est que le désir qu'il fait éprouver; la vertu qu'on lui sacrifie, qu'un grand mot dont on voudrait faire un lien de huit jours, que l'amour brise en riant, avant que le nœud soit serré.

Pendant que je faisais ces réflexions, qui ne sont pas nouvelles, mais que les mêmes circonstances ramènent tou-

jours, madame de Mirville s'arrête : « Monsieur, me dit-elle, d'une voix » altérée, vous ne prenez pas garde à » ce que nous faisons. — Je ne pré- » vois pas, madame, ce qui peut vous » alarmer. — Seule, à dix heures du » soir, au milieu d'un bois, avec un » homme..... — Qui vous offre son » honneur pour sauve-garde et ses soins » pour appui ». Je sentais en ce moment que le charme le plus doux de l'amour est dans l'estime véritable qu'il faut garder à celle qu'on veut aimer sérieusement.

« Je plains beaucoup M. du Reynel, » reprit madame de Mirville, mais je » ne lui sacrifierai pas les bienséances. » Retournons, je vous en prie ». Nous rétrogradons, nous retrouvons notre clarière, nous la traversons, nous arrivons à un gros chêne, que j'avais remarqué, comme s'il ne devait y avoir que celui-là dans la forêt de Chan-

tilly. Je cherche un bouleau, qui devait être à trente pas, et que je ne trouve plus. Je vais à droite, à gauche, j'avance, je recule. Madame de Mirville s'aperçoit de mon incertitude; elle me serre le bras plus fortement qu'elle n'avait fait encore, et elle murmurait à demi-voix : « Passer la nuit » dans une forêt, avec un homme com- » me celui-ci! je ne me reproche rien, » et ma conscience est tranquille. Mais » ma réputation, mais le monde! — La » réputation d'une femme ne saurait » dépendre d'un événement imprévu. » — Hé, monsieur, s'informera-t-on » des circonstances? — Hé, madame, » qui vous sait ici avec moi? nos com- » pagnons de route, égarés comme » nous, et qui peut-être auront de se » taire des raisons plus sérieuses que » les vôtres. — Au nom de Dieu, appe- » lez-les donc ».

J'appelai, je criai, je m'enrouai, et

je n'entendis rien que le murmure des feuilles qu'agitait un air frais. « Madame, » lui dis-je, puisqu'il faut se coucher » sans souper, permettez que je vous » fasse un abri de verdure. Je me tien- » drai au-dehors, je veillerai sur vous, » et je réponds de votre sûreté ».

Elle s'assit au pied d'un arbre, et je la vis porter son mouchoir à ses yeux. « Je jure, madame, de vous respecter » comme ma sœur. — Que vous êtes » bon, que vous êtes sage! — Au point » de me faire moquer de moi, si j'étais » entendu. — Hé, monsieur, mon ami- » tié ne vous dédommagerait-elle pas » de quelques mauvaises plaisanteries? » Vous la méritez, je vous l'accorde. » — Je l'accepte avec transport, avec » reconnaissance, et je vous offre en » échange tous les sentimens qu'un ga- » lant homme peut éprouver ».

Elle se tut. Je sentis que j'avais été trop loin. Peut-être pensait-elle, de son

côté, que l'amitié d'une femme de dix-neuf ans pour un homme de trente ressemble à quelque chose de plus positif. Je commençais à travailler, pour la distraire et éloigner des idées qui pouvaient tourner à mon désavantage.

Entre nous deux, pas une serpette, pas un couteau, pas même des ciseaux. Il fallait tout faire avec les mains, et avec des mains non exercées. Les branches ployaient, ne cassaient pas. Je travaillais avec opiniâtreté, et au bout d'une heure je n'avais qu'une bourrée qui ne pesait pas dix livres. Je la portai, fatigué, découragé, aux pieds de madame de Mirville, qui me plaignit beaucoup, sans se douter que c'était le moyen le plus sûr de ranimer mon courage. Je cherchai plus loin, et je trouvai quelques touffes d'un bois cassant, dont la feuille ressemble à celle du lilas. Je regardai cette découverte comme une bonne fortune. En

un instant j'eus un fagot énorme, que je chargeai sur ma tête, parce que je ne pouvais le porter sous mon bras.

Il est difficile de voir où on met le pied la nuit, quand on est chargé de branchages qui dépassent d'une demi-toise le bout du nez. J'allai donner dans des orties qui me piquèrent cruellement. La douleur m'arrache un cri, et me fait lâcher le fagot. Je me baisse, je me frotte les jambes..... mon étonnement ne peut se rendre..... mon fagot remue, et d'une manière sensible. Je venais de le faire; je l'avais cueilli brin à brin; aucun animal d'un certain volume n'y était sans doute enfermé.... L'aurais-je jeté sur un sanglier, sur un loup?..... il y en a dans cette fôrêt. Si madame de Mirville était rencontrée.....

Le danger où elle peut être exposée, me frappe et me donne des ailes. Je cours, je vole..... je ne trouve plus ma

charmante

charmante amie. Un loup n'avale pas une femme comme un poulet. Je pensai qu'effrayée par le cri qu'elle avait entendu, elle s'était levée, et courait sans savoir où. Elle ne pouvait être loin; je l'appelai, et j'entendis courir très-vîte. Je me précipitai, et au moment où je croyais la toucher, lui parler, la rassurer, un homme, que me cachait la femme qui courait devant moi, se montre tout-à-coup, s'arrête, m'attend, et rit aux éclats en me reconnaissant.

C'était Préval. Madame de Valport, un peu plus embarrassée, voulut me faire croire qu'elle était enchantée de m'avoir retrouvé. Que m'importaient son embarras et les belles choses qu'elle me disait? Je ne pensais qu'à madame de Mirville; je les priai de la chercher avec moi. Madame de Valport répondit qu'elle était excédée, qu'elle ne pouvait aller plus loin. Préval me fit observer qu'il

ne pouvait abandonner madame de Valport, aussi peureuse que madame de Mirville. « Au moins, lui dis-je, venez » avec moi, que je relève un fagot de » branchages que j'ai laissé tomber sur » je ne sais quoi de très-remuant. Vous » avez votre sabre, et il serait singulier » de faire chasse au milieu de ce dé- » sordre ». Préval éclate de rire de plus belle, et me dit d'être tranquille; que le fagot que Lubin avait fait pour Annette, n'était pas tombé sur une bête fauve. Madame de Valport ne rit pas, ne dit rien, prit son bras, et l'emmena d'un autre côté, probablement pour chercher où se reposer à son aise. « A quelque chose malheur est bon, disais-je en retournant à mon fagot ».

J'étais inquiet, très-inquiet, et on m'aurait offert un trône pour m'éloigner, sans avoir retrouvé madame de Mirville, que je ne l'aurais pas accepté. En marchant, je regardais autour de

moi; je cherchais à percer les ténèbres qui m'environnaient; je ne cessais d'appeler, j'avais la gorge déchirée, et madame de Mirville ne répondait pas. Exaspéré, furieux, je m'arrêtai tout-à-coup, je frappai du pied, et je jurai à faire trembler la forêt: un homme bien élevé jure quelquefois comme un autre. J'entendis à terre, tout près de moi, un bruit sourd, qui n'était pas celui des feuilles. Je regarde; je distingue quelque chose de blanc qui sort de dessous un buisson. J'y porte la main; je reconnais au toucher de la percale et de la dentelle. « Allons, dis-je, encore un couple qui se repose ici. Au » nom du bon Dieu, ne me tuez pas, » dit une petite voix douce et tremblotante ». C'était celle de mon amie.

Je me nommai, je l'encourageai, je la consolai. « Je ne suis qu'une pauvre » petite femme, me dit-elle. La crainte » a été en moi plus forte que l'ami-

» tié. Je vous ai cru en danger, et au
» lieu d'aller au secours de mon ami,
» j'ai pris la fuite, et je me suis ca-
» chée ici ».

J'avance la main pour trouver la sienne, et l'aider à se relever : je me sens piqué, égratigné de toutes parts. « Hé, madame, comment êtes-vous en-
» trée là? Vous êtes sous un buisson
» garni d'épines de deux pouces de lon-
» gueur. — Je ne sais comment j'ai
» fait; mais à présent que la tête se
» remet, je crois sentir de vives dou-
» leurs..... Oh, oui, j'en éprouve par
» tout le corps. A-t-on jamais vu aussi
» faire de pareilles folies le lendemain
» d'un dimanche de *Quasimodo?* mon
» cher ami, tirez-moi de là ».

Mon cher ami! ce mot-là m'eût fait passer en enfer. Je travaille avec ardeur à écarter les branches; je m'enfonce des épines dans les mains, dans les bras, dans les jambes. Mes gants,

des bas et une culotte de soie sont en lambeaux, et je ne me rebute pas.

Cependant mon enthousiasme chevaleresque céda enfin à la force du mal, et je sentis la nécessité d'attaquer raisonnablement ce malheureux buisson. Je cherchai, en tâtonnant, le bas des branches traîtresses, qui retenaient la beauté captive, et qui, à la naissance de la tige, sont dépourvues d'épines. « Prenez donc garde, mon cher ami; ceci » n'est point une branche ». C'était une jambe moulée, que je touchais bien innocemment.

Avoir du penchant à la dévotion, c'est déjà aimer quelque chose, et il ne reste plus qu'à passer de l'illusion à la réalité; mais cette seule idée fait trembler une dévote de dix-neuf ans, bien candide, bien pure, et à qui une glace perfide répète sans cesse : Défiez-vous de cette figure-là. Que de péchés elle fera commettre!

Je me hâtai de retirer ma main, en balbutiant des excuses, tandis qu'au fond du cœur, je m'applaudissais de mon larcin involontaire. Je pris mon mouchoir, ma cravate, je les attachai ensemble; je les passai autour du buisson, dont je comptais ainsi relever et presser les branches. Hélas, il s'en fallait d'une demi-aune que je pusse joindre les deux bouts! « Ah, m'écriai-» je, si j'avais une jarretière! — Je n'ai » pas les mains libres; je ne peux dé-» tacher la mienne. — Et moi je n'en » porte point. — Mon Dieu, comment » donc faire? — Il y a bien un moyen, » mais je n'ose vous le proposer. — Oh, » je ne m'y prêterais pas. — Cependant » vous souffrez; vous ne pouvez rester » là. — Si je pouvais m'appuyer de » quelqu'exemple respectable! mais je » ne me souviens pas d'avoir vu dans » les écritures..... — Hé, madame, » rappelez-vous qu'à toutes les noces

» on prend la jarretière de la mariée,
» et qu'y a-t-il de plus respectable
» qu'une noce, qui consacre l'union de
» deux êtres aimables, et qui leur im-
» pose le devoir si doux de s'aimer? —
» Au moins, mon cher ami, soyez pru-
» dent; souvenez-vous de vos promes-
» ses ». Elle n'avait pas fini, que la jarretière était enlevée.

Je noue, je tire, je comprime; je fais tout céder à ma force et à mon ardeur. Mon amie est dégagée, elle est debout, mais dans quel état! la robe, la chemise sont déchirées du haut en bas; le fichu est resté dans les épines. Elle est dans le désordre d'une Spartiate, et elle a sur la beauté antique l'avantage de la pudeur. C'est dans mes bras, c'est sur mon sein qu'elle penche sa jolie tête, et qu'elle cache son trouble et sa rougeur.

J'étais dans un état impossible à décrire..... Je fus prêt à tout oser. Une

voix intérieure me dit : Jouit-on de celle qui ne se donne pas?

Malheureusement pour la pauvre petite, la lune vint accroître son embarras. Elle me pria de m'éloigner, en ayant soin cependant de ne pas la perdre de vue; j'obéis, et je la vis s'asseoir. Je l'entendis déchirer son mouchoir, dont sans doute elle allait faire des cordons protecteurs de mille charmes secrets. Je m'approchai d'elle à reculons, et je jetai derrière moi mon mouchoir et ma cravate. Je gardai sa jarretière; je l'ai encore; je la conserverai toujours.

Elle me remercia du service, et surtout de la manière dont je le lui rendais. Son ton, très-affectueux, avait cette expression de vérité que la coquetterie a perdu, dont elle sent tout le prix, qu'elle voudrait en vain retrouver, et qu'elle imite si gauchement!

J'attendais qu'elle me rappelât, lorsque la forêt parut tout en feu, et que le

bruit de plusieurs cors se fit entendre. Mon amie, effrayée, accourut chercher un asile près de moi. Je remarquai en elle confiance et estime; je pensai qu'un sentiment en amène nécessairement un autre, et qu'on peut espérer le plus délicieux de tous, quand on a inspiré les deux premiers.

CHAPITRE III.

On arrive enfin à Chantilly.

Il fallait pourtant savoir quels étaient ceux qui s'avisaient de chasser au flambeau. Madame de Mirville souffrait beaucoup de se montrer à des inconnus dans une robe rattachée avec des chiffons passés dans des trous faits avec un bâton; l'amour-propre ne perd jamais ses droits, même sur le cœur le plus fervent: il est une manière de placer une guimpe et d'onduler les plis d'un voile. Je représentai que ces inconnus seuls pouvaient nous servir de guides, et que, puisqu'on n'avait pas de quoi se changer, il fallait nécessairement paraître devant quelqu'un dans l'état où on se trouvait; qu'il était plus convenable d'entrer de nuit à Chantilly, que de s'exposer le jour aux plaisanteries des voyageurs, et aux

huées des enfans du village; que d'ailleurs les ténèbres donnaient à notre situation une teinte romantique, qui ne manquerait pas d'intéresser les chasseurs, et, sans attendre la réponse de ma jolie petite amie, je fis retentir les alentours de ma voix rauque et cassée.

Je distinguai bientôt le galop de plusieurs chevaux qui poussaient de notre côté. Je reconnus un des valets de chambre de madame d'Ermeuil, qu'accompagnaient quelques gardes forestiers. Son camarade, également escorté, battait une autre partie de la forêt. Je cherchai aussitôt les moyens de mettre madame de Mirville commodément à cheval. Je n'avais pas le temps de penser à nos compagnons de voyage et d'infortune; je n'avais pas trop à me louer de certains d'entr'eux, et puis le *primo mihi*, quoi qu'on en dise, est le régulateur de tous les hommes.

Je vis avec plaisir qu'on avait eu l'at-

tention de fixer un coussin sur la croupe du cheval que montait Baptiste. Une femme en croupe passe nécessairement le bras autour de son cavalier, et je me trouvais si bien de sentir celui de madame de Mirville! Baptiste restait ferme sur ses étriers. Peut-être est-il paresseux comme un maître, ce qui n'est pas juste, mais assez naturel; peut-être désirait-il, se flattait-il d'être l'heureux écuyer de la séduisante Mirville : Baptiste a des sens comme un prince, et les a pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, je le priai de descendre. Il ne me fit pas répéter; mais il enleva madame de Mirville avec une vigueur, un air d'intérêt! il paraissait ne pouvoir se détacher d'elle, après l'avoir mise derrière moi. Peut-être encore ne fit-il, n'éprouva-t-il rien de tout cela; peut-être enfin étais-je déjà passionnément amoureux, et un amoureux voit tout si singulièrement!

Nous suivîmes les gardes forestiers. Je suis naturellement silencieux, et je le deviens bien davantage, quand quelque chose m'agite ou m'intéresse fortement. Il m'eût été impossible de dire à madame de Mirville de ces choses indifférentes, insignifiantes, qu'on écoute dans nos cercles brillans, parce qu'on ne peut laisser ses oreilles chez soi, et qu'il faut un intervalle du café à la bouillotte. Je ne voulais pas non plus exprimer ce que je sentais : je m'étais tracé un plan de conduite dont je comptais bien ne pas m'écarter. Baptiste d'ailleurs marchait à côté de nous, et il n'était pas dans les convenances d'en faire mon confident.

Madame de Mirville, recueillie comme moi, interrompit tout-à-coup la douce rêverie dans laquelle j'étais plongé. « Mon » ami, me dit-elle, envoyez donc quel- » qu'un après ce gros garçon qui est » cause de tout ce qui nous arrive. Ma-

» dame parle peut-être de M. du Reynel,
» répondit Baptiste, devant qui j'avais
» déjà prévu qu'il ne fallait dire que ce
» qu'on voudrait imprimer. Oui, oui,
» M. du Reynel, reprit ma jolie com-
» pagne. — Hé, madame, il est à Chan-
» tilly depuis huit heures du soir. —
» Comment, depuis huit heures, m'é-
» criai-je! et en voilà quatre que nous
» le cherchons, et que nous allons d'in-
» fortune en infortune. Comment est-il
» donc arrivé à Chantilly? — Dans une
» bonne chaise de poste, qu'il a trou-
» vée sur la grande route. — Vous ver-
» rez, ma chère amie, qu'il aura pro-
» fité de la voiture qui a fait fuir ma-
» dame de Valport, que vous avez toutes
» suivie..... — Malheureusement pour
» nous tous. — Oh, il peut y avoir quel-
» qu'exception ». Et je souriais en pen-
» sant au mouvement communiqué à ma
bourrée.

En effet, Baptiste nous conta que

M. de Soulanges avait passé chez madame d'Ermeuil; qu'il y avait su que quatre femmes charmantes couraient en poste pour se faire planter des *mais*; qu'il s'était jeté dans sa chaise, et que pour nous joindre plutôt, il avait été à crever tous les chevaux; qu'il avait reconnu du Reynel, haletant sur le revers du fossé; qu'il l'avait pris sous les bras, et l'avait, à l'aide de son postillon, juché dans sa voiture. Nous apprîmes enfin que du Reynel, inquiet de ne pas nous voir, avait mis sur pied tous les gardes qu'on avait trouvés à Chantilly, et que nos carrosses nous attendaient au carrefour..... Je ne sais plus lequel.

Lorsque nous arrivâmes au lieu du rendez-vous, nous y trouvâmes nos camarades réunis, et dans quel plaisant équipage! Ces importans personnages, naguère mis avec le dernier soin, ressemblaient à des comédiens de campagne, ou à des échappés des Petites-

Maisons. Nous débutâmes par nous rire mutuellement au nez. Madame de Mirville remarqua, avec sa candeur ordinaire, que madame de Valport avait traversé quelques taillis à reculons, expédient très-sage, car, disait-elle, si les feuilles qu'on froisse tache la robe, on n'expose au moins ni ses yeux, ni ses mains. Les éclats recommencèrent. Madame de Valport seule garda son grand sérieux, et répondit sèchement à mon amie que, selon les apparences, elle s'était assise plusieurs fois; ce qui peut avoir des *suites*, quand la nuit est humide et froide. « Vous avez raison, » répondit madame de Mirville, je me » suis assise trois fois. C'est fort hon- » nête, répliqua Préval. — Et cela aura » les suites qu'il plaira au ciel. Je n'en » prévois pas de plus fâcheuses qu'un » rhume, et je suis résignée. J'aurais » pu cependant mourir de peur, si je » n'avais eu avec moi l'homme le plus

» attentif et le plus réservé que je con-
» naisse ». On l'interrompit par de nouveaux éclats, soit qu'on ne crût pas à ma retenue, soit qu'on y crût trop. « Riez tant qu'il vous plaira, reprit ma
» belle amie; je suis édifiée de la con-
» duite de monsieur, je le proclame
» mon ami, et, pour prix de sa sagesse,
» je lui permets de m'embrasser. La
» proclamation était inutile, dit Préval;
» mais un baiser n'est jamais de trop ». Je le pris, ce baiser, avec une volupté, une ivresse..... qui, je le crois, furent à-peu-près partagées.

Nous montâmes enfin en voiture, et personne ne pensa à choisir sa place. La fatigue et le désir d'arriver excluent la cérémonie, et même l'esprit de galanterie. Mais l'amour?..... Oh, celui-là est toujours indépendant des circonstances, et il agit par instinct, quand il se conduit sans réflexion. Je me trouvai à côté de madame de Mirville, qui

passa encore son bras sous le mien, pour se garantir, disait-elle, des cahots qui la tuaient, et, en dépit des cahots, elle s'endormit du doux sommeil de l'innocence.

Je ne pouvais la voir; mais je la sentais près de moi, et son baiser, ce premier baiser, et sa présence, m'occupaient uniquement. Mais comme notre imagination se porte partout, se lie à tout par des transitions subites, inattendues, bizarres, sur lesquelles notre volonté ne peut rien, aux douces émotions causées par le souvenir de ce baiser, succéda tout-à-coup celui des répliques de Préval. Je pensai à ma conduite dans la forêt, où l'isolement, les ténèbres, la frayeur d'une femme charmante..... Je fus tenté de me prendre pour un sot, et de me reprocher ma sottise. Par quelle singularité craignons-nous plus de paraître ridicules que de passer pour vicieux? Ma

foi, me dis-je, je me mets au-dessus des plaisanteries des gens superficiels; je me suis conduit en homme d'honneur, et je m'en applaudis.

Nous voilà à Chantilly, et c'est à qui ne descendra pas de sa voiture. On regrettait d'avoir oublié le paquet de nuit, lorsqu'on était habillé de manière à fixer les regards; maintenant on est en guenilles, et toutes les croisées de l'auberge sont éclairées d'une manière effrayante. Angélique et Louison sont aux portières; elles engagent ces dames à descendre; elles leur promettent de leur bâtir, en un tour de main, des manteaux de lit et des jupes avec des nappes et des serviettes : l'envie de souper parlait aussi haut qu'Angélique et Louison. On était ébranlé, on allait se lever, quand Louison ajouta que les avenues étaient libres; qu'il y avait, à la vérité, un régiment de hussards à Chantilly; que messieurs les officiers mangeaient à

cette auberge, mais qu'ils étaient à table, et qu'ainsi ils ne verraient rien. « Des officiers de hussards, madame la » comtesse! Des officiers de hussards, » ma chère amie! Des officiers de hus- » sards, madame d'Allival »! Et on se renfonçait dans les voitures, et on eût voulu s'ensevelir dans les entrailles de la terre. On s'est quelquefois désespéré pour des choses moins importantes.

Deux voitures à quatre chevaux sont un événement à Chantilly, et partout où il y a des curieux, des oisifs, des badauds. Les officiers de hussards étaient aux fenêtres, et attendaient ceux qui arrivaient; ennuyés de ne voir descendre personne, ils formèrent des conjectures. « Ce sont probablement, dit l'un, » les maîtresses des deux jolies cham- » brières; allons leur offrir la main, dit » l'autre ». A ces mots, un cri général partit des deux voitures, et, pour ajouter à l'effroi de nos dames, un gros

coquin de cuisinier, planté sur le seuil de la porte, ne cessait de répéter : « Allons donc, mesdames, allons donc. » Quel enfantillage! n'avez-vous jamais » vu d'officiers de hussards » ?

Je m'élancai pour châtier l'insolent discoureur. Madame de Mirville, qui n'avait pas crié, qui n'avait même pas fait d'observations, me retint fortement, et commença à me parler raison. Je voulus lui échapper ; elle m'ordonna de rester. Je réfléchis qu'une femme décente ne donne pas d'ordres à un homme qui lui est indifférent, et j'eus le bon esprit de me faire un mérite de ma docilité. Après tout, pensé-je, quel honneur me reviendra-t-il de battre un cuisinier? « Donnez-moi votre habit, me » dit-elle. Je crois que ces officiers ont » vu bien d'autres choses à la guerre ; » mais il faut être modeste autant qu'on » le peut ». Je quittai mon frac, et je lui aidai à le passer : il lui allait comme

si on eût pris sa mesure sur une guérite.

Au-dessus de toutes les petitesses, elle accepta poliment la main d'un de ces messieurs, et descendit la première. Je la suivis en gilet, en culotte et en bas déchirés. On allait rire; j'allais me fâcher. « Messieurs, dit mon amie, l'aigreur naît facilement entre hommes » qui ne se connaissent pas, et il règne » toujours une certaine décence entre » personnes de sexe différent, qui ont » reçu de l'éducation : permettez donc » que je sois l'orateur de la triste caravane qui n'ose paraître devant vous ». Elle raconta ce qu'elle savait de nos aventures de nuit avec les grâces naïves qui ne la quittaient jamais. Sa jeunesse, sa figure, son organe enchanteur, produisirent leur effet ordinaire. Ces messieurs lui prodiguèrent les égards et les offres de service.

Nos autres dames, encouragées par

l'exemple, descendirent enfin, couvertes chacune d'un habit d'homme. Mesdames d'Allival et de Valport cédèrent à la petite vanité de parler aussi : elles n'eurent que de l'esprit; elles obtinrent quelques sourires; madame de Mirville entraînait.

Croiriez-vous que je trouvai encore sur la porte l'impertinent cuisinier, les deux mains appuyées sur ses genoux, et riant de manière à ne pouvoir articuler un mot. Oh! je ne me possédai plus, et j'allai lui appliquer le plus vigoureux soufflet, quand je reconnus..... devinez qui?

Du Reynel, m'écriai-je, en bonnet de coton, en tablier, le couteau à gaîne au côté! Que diable signifie ce travestissement? Il riait de nous voir travestis nous-mêmes; nous rîmes tous en le regardant; nos officiers rirent aussi, sans trop savoir de quoi; mais le rire se communique comme le bâille-

ment. Quelle est la raison physique de cela ?

« Mesdames et messieurs, nous dit » du Reynel, quand il put recouvrer la » parole, je suis arrivé ici long-temps » avant vous, et en vous attendant, je » me suis occupé de l'affaire essentielle. » — De laquelle donc? — Hé, parbleu, » du souper. J'ai fait l'inspection de » toutes les casseroles et de leur con- » tenu. J'ai essayé de toutes les sauces, » et on ne serait pas aussi souvent trom- » pé, si on pouvait essayer de même sa » femme et ses amis. Allons, allons, in- » terrompit madame de Mirville, il ne » s'agit pas de femmes, mais de souper. » Quel a été le résultat de vos essais? » — J'ai trouvé tout détestable. Mais » vous ne cessez pas, s'écria un petit » homme à l'air refrogné. Finissez, mon- » sieur, finissez, de grâce; on ne perd » pas ainsi de réputation un homme à » talent. — Venez, monsieur l'homme

à

» à talent, venez goûter ma gibelotte,
» ma perdrix aux choux, mon frican-
» deau, mon macaroni, et humiliez-
» vous, superbe. — Amour-propre d'au-
» teur, monsieur. Si mes sauces vous ont
» déplu, elles n'en ont point paru moins
» bonnes à ces messieurs, qui doivent
» être tout aussi difficiles que vous ».
Il n'était pas mal-adroit de faire inter-
venir vingt officiers, dont l'approba-
tion eût fermé la bouche à du Reynel.
La chose ne tourna pas tout-à-fait
ainsi. « Ma foi, répondit un capitaine,
» nous n'avons pas été émerveillés de
» ce que vous nous avez servi; mais
» quelques grains de poivre de plus ou
» de moins importent peu, quand on
» a quitté la table. Monsieur, reprit du
» Reynel, je suis bien aise que vous
» ayez soupé : on ne dira pas que l'appé-
» tit vous abuse sur mes écarts d'assai-
» sonnement. Faites-moi le plaisir de
» passer dans la chambre où le couvert

» est mis; je vais faire servir, et vous
» prononcerez ».

Un officier de hussards ne se fait pas prier pour assister au souper de quatre jolies femmes, et les militaires se suivent comme les moutons et les grues. Ces messieurs, se tenant tous par-dessous le bras, entrèrent sans façon chez nous, et formèrent le cordon autour de la table. Comment ces dames les auraient-elles priés de se retirer, elles qui avaient déjà des hommes aussi clairvoyans que des hussards; et en pareille circonstance, le nombre ne fait rien à l'affaire.

CHAPITRE IV.

Le Souper.

Nous étions placés Angélique et Louison, assises devant une armoire au linge, dont on leur avait ouvert les deux battans, taillaient nappes et draps, faufilaient, se piquaient, se dépitaient; et allaient toujours. Baptiste et son camarade, rangés en seconde ligne, devaient recevoir les plats, et les passer à MM. les hussards, qui avaient brigué l'honneur de servir nos dames. La gaîté succédait à l'humeur; la conversation s'animait, et quand elle est générale, on se nomme fréquemment. Les noms connus de nos quatre beautés ajoutèrent aux égards de ces messieurs, sans rien diminuer de leur empressement.

On attendait ce souper si vanté; on comptait sur le double plaisir de juger du Reynel et de satisfaire une faim dévorante. De bruyantes exclamations nous firent craindre quelqu'accident : un malheur ne va pas sans un autre. Les casseroles pouvaient être renversées dans la cendre, et cette idée nous fit tous frissonner. C'était tout simplement notre gros garçon qui s'était rhabillé, et qui voulait absolument qu'on lui trouvât de la pâte d'amande dans une maison où il n'y en avait pas. Il se contenta d'un morceau de savon.

Il parut enfin radieux, triomphant, et pour cacher son orgueil sous une apparente modestie : « Je vous engage, » dit-il, mesdames, à ne pas me pro- » diguer d'éloges. Je conviens que je » dois beaucoup à l'immortel auteur » du Cuisinier impérial, et je ne mar- » che jamais sans cet excellent livre. Je » le lis, le relis; je le médite, le com-

» mente; je le sais par cœur, comme
» un curé son bréviaire, un financier
» sa table de multiplication, une fille
» de quinze ans le temple de Gnide et
» le gentil Bernard. Je regrette de n'a-
» voir trouvé ici que des choses simples
» et grossières; mais je me flatte de les
» avoir assaisonnées de façon à piquer
» votre sensualité ».

On sourit avec complaisance au premier service, apporté avec une pompe digne de la harangue qui l'avait annoncé. Du Reynel, qui ne veut pas perdre une sensation, se charge de dépecer. Il prétend que c'est plus que jouir par anticipation, et que la vapeur odorante qui s'exhale sous le couteau, est aussi nourrissante qu'agréable.

Nos écuyers à moustaches font circuler les perdrix aux choux, et veulent bien nous présenter le plat à nous autres hommes, qui n'avions aucun droit à un semblable procédé. Mais un

penchant naturel porte les jeunes gens à se mettre bien avec des hommes qu'ils ne connaissent pas, et qui accompagnent de jolies femmes. Il peut se trouver dans le nombre un frère, un oncle, un mari. Une politesse, placée à propos, ouvre les portes de la maison. La fortune, l'amour, le diable, font le reste.

Une cuisse m'était tombée en partage. Je l'attaquai à belles dents, et je la posai aussitôt sur mon assiette. Je cherchai quelle était la saveur désagréable qui m'inspirait le dégoût. Je ne dis rien, par ménagement pour le pauvre du Reynel. Je regardai autour de moi, et je vis les deux perdrix dédaignées, abandonnées, renvoyées à la cuisine. Un mouvement aussi général ne pouvait échapper au bon du Reynel. Il rougit, il pâlit; il tira le fameux livre de sa poche; il l'ouvre à l'article *Perdrix aux choux*. « Je ne me suis point

» écarté du maître, pas seulement d'un » tour de casserole, et j'avoue que mon » plat ne vaut rien. Il est d'une dou- » ceur fade, qui répugne. Il y a là-des- » sous quelque chose que je ne conçois » pas. Passez-moi cette gibelotte ».

Elle était aigre à agacer les dents pour deux jours. Le fricandeau semblait être à l'absynthe, et non à l'oseille. La sauce des deux poulets en fricassée était tournée; on ne pouvait manger de rien.

Qu'un homme se mêle de cuisine et n'y entende rien, cela n'est pas plus extraordinaire que de trouver un fripon parlant probité, une coquette pudeur, un avoué désintéressement. Qu'il gâte un plat ou deux, passe; mais qu'il mette dans ses sauces des ingrédiens qui répugnent au palais le moins délicat, voilà ce qui n'est pas supposable, ce qui n'est pas même possible. Ce raisonnement profond, développé, répété,

penchant naturel porte les jeunes gens à se mettre bien avec des hommes qu'ils ne connaissent pas, et qui accompagnent de jolies femmes. Il peut se trouver dans le nombre un frère, un oncle, un mari. Une politesse, placée à propos, ouvre les portes de la maison. La fortune, l'amour, le diable, font le reste.

Une cuisse m'était tombée en partage. Je l'attaquai à belles dents, et je la posai aussitôt sur mon assiette. Je cherchai quelle était la saveur désagréable qui m'inspirait le dégoût. Je ne dis rien, par ménagement pour le pauvre du Reynel. Je regardai autour de moi, et je vis les deux perdrix dédaignées, abandonnées, renvoyées à la cuisine. Un mouvement aussi général ne pouvait échapper au bon du Reynel. Il rougit, il pâlit; il tira le fameux livre de sa poche; il l'ouvre à l'article *Perdrix aux choux*. « Je ne me suis point

» écarté du maître, pas seulement d'un » tour de casserole, et j'avoue que mon » plat ne vaut rien. Il est d'une dou- » ceur fade, qui répugne. Il y a là-des- » sous quelque chose que je ne conçois » pas. Passez-moi cette gibelotte ».

Elle était aigre à agacer les dents pour deux jours. Le fricandeau semblait être à l'absynthe, et non à l'oseille. La sauce des deux poulets en fricassée était tournée; on ne pouvait manger de rien.

Qu'un homme se mêle de cuisine et n'y entende rien, cela n'est pas plus extraordinaire que de trouver un fripon parlant probité, une coquette pudeur, un avoué désintéressement. Qu'il gâte un plat ou deux, passe; mais qu'il mette dans ses sauces des ingrédiens qui répugnent au palais le moins délicat, voilà ce qui n'est pas supposable, ce qui n'est pas même possible. Ce raisonnement profond, développé, répété,

penchant naturel porte les jeunes gens à se mettre bien avec des hommes qu'ils ne connaissent pas, et qui accompagnent de jolies femmes. Il peut se trouver dans le nombre un frère, un oncle, un mari. Une politesse, placée à propos, ouvre les portes de la maison. La fortune, l'amour, le diable, font le reste.

Une cuisse m'était tombée en partage. Je l'attaquai à belles dents, et je la posai aussitôt sur mon assiette. Je cherchai quelle était la saveur désagréable qui m'inspirait le dégoût. Je ne dis rien, par ménagement pour le pauvre du Reynel. Je regardai autour de moi, et je vis les deux perdrix dédaignées, abandonnées, renvoyées à la cuisine. Un mouvement aussi général ne pouvait échapper au bon du Reynel. Il rougit, il pâlit; il tira le fameux livre de sa poche; il l'ouvre à l'article *Perdrix aux choux*. « Je ne me suis point

» écarté du maître, pas seulement d'un » tour de casserole, et j'avoue que mon » plat ne vaut rien. Il est d'une dou- » ceur fade, qui répugne. Il y a là-des- » sous quelque chose que je ne conçois » pas. Passez-moi cette gibelotte ».

Elle était aigre à agacer les dents pour deux jours. Le fricandeau semblait être à l'absynthe, et non à l'oseille. La sauce des deux poulets en fricassée était tournée; on ne pouvait manger de rien.

Qu'un homme se mêle de cuisine et n'y entende rien, cela n'est pas plus extraordinaire que de trouver un fripon parlant probité, une coquette pudeur, un avoué désintéressement. Qu'il gâte un plat ou deux, passe; mais qu'il mette dans ses sauces des ingrédiens qui répugnent au palais le moins délicat, voilà ce qui n'est pas supposable, ce qui n'est pas même possible. Ce raisonnement profond, développé, répété,

tir, quoique plusieurs de ces dames n'eussent rien de caché pour quelques-uns d'entre nous : il est reçu, dans un certain monde, que les mœurs sont inutiles, mais qu'il est bon de paraître en avoir.

Nous fûmes agréablement surpris en rentrant. Ces demoiselles avaient donné de la grâce à ces robes d'un genre nouveau. Avec des serviettes elles avaient chiffonné des espèces de turbans. L'étoffe était grossière; mais une jolie figure relève tout, et la grisette, dans son bonnet rond, gagne en agrémens ce qu'un diadème donne en majesté. Madame de Mirville avait quelque chose d'aérien dans ce costume. Elle me rappelait les ombres heureuses errantes dans les Champs-Élysiens; elle en avait la blancheur, la pureté, les charmes.

Nous avions à peine repris nos fracs, qu'un hussard parut, la tête surchar-

gée d'un énorme panier. Un second, un troisième, suivirent bientôt. Nos regards avides cherchaient à percer à travers le linge qui couvrait l'osier; notre impatience fut promptement satisfaite. Nos officiers rentrèrent, et chargèrent notre table de provisions. Ils avaient couru toûtes les auberges du lieu, et vidé jusqu'à la cantine du régiment. Il était impossible de ne pas reconnaître de pareils soins. L'invitation de s'asseoir avec nous n'était pas terminée, que ces messieurs étaient placés, auprès des dames, vous vous en doutez bien. Le mouvement avait été si prompt, que je n'avais pas eu le temps de reprendre mon siége. Je restais comme un sot, derrière madame de Mirville, fêtée, adulée, pressée par deux des plus jolis hommes du régiment. J'avais de l'humeur, mais une humeur..... et une faim ! Je fus, en murmurant tout bas, me placer vis-à-

vis d'elle, puisque je ne pouvais plus être à côté.

Nous mangeâmes enfin. Tout était froid, et tout nous parut excellent. L'appétit, qui se calmait, faisait place à la saillie, au bon mot, à la galanterie. Les deux voisins de madame de Mirville me paraissaient avoir de l'esprit comme Voltaire, et n'en avaient peut-être pas plus que moi. Elle leur accordait une attention qui ressemblait à de l'intérêt; je voyais ainsi, du moins, et je devins plus bête qu'à l'ordinaire. J'entendais mal, je répondais de travers : on me regardait avec étonnement; je ne m'en apercevais pas.

Il n'y a pas de magicienne qui devine son homme comme la femme que nous aimons. Madame de Mirville, sans affectation, sans paraître y penser, parvint à généraliser la conversation. Elle m'adressait de temps en temps de ces regards qui veulent dire : Que vous

êtes enfant! que vous êtes injuste! Je les interprétai ainsi, et quel gré je lui eus de sa condescendance!

On parla de notre position actuelle. Nous avions soupé; mais quel parti allions-nous prendre? Mesdames d'Allival et de Valport voulaient remonter en voiture. On ne trouve pas tous les jours, disaient-elles, l'occasion de se faire planter des *mais*. Madame d'Ermeuil répondait qu'elle aimait beaucoup les *mais*, mais qu'elle leur préférait sa fraîcheur et le sommeil. Madame de Mirville jugea qu'on avait fait assez de folies, et qu'il était temps de se conduire en femmes raisonnables. Il n'y avait point encore de majorité : nous fûmes consultés. Je fus de l'avis de madame de Mirville, c'est tout simple. Soulanges adopta l'opinion de madame d'Ermeuil, et je crois qu'il avait aussi ses raisons. Préval et Mautort pensèrent comme leurs complaisantes

beautés. C'est du Reynel qui seul allait régler les destins du reste de cette nuit. Il prononça qu'après avoir bien soupé, ce qu'on a de mieux à faire est de bien dormir.

CHAPITRE V.

Quatre heures de nuit.

VINGT officiers devaient coucher dans cette auberge. Quels lits nous resteraient-ils, bon Dieu ! Je sors, je parle aux filles ; je parcours les chambres dont on peut disposer..... affreuses. Je mets un écu de cinq francs dans la main de Fanchette, petite brune jolie, très-jolie, qui paraissait me regarder avec quelqu'attention. Fanchette, sensible à mes manières, me conduit tout en haut de la maison, et m'ouvre un modeste cabinet. « C'est le mien, me dit-elle. La » peinture et le papier sont frais. Le lit » ne vaut rien, mais je vais le rendre » excellent ».

Elle sort, prend un matelas dans une chambre, un lit de duvet dans une autre, un oreiller ici, une courte-pointe

là. « Les hussards seront un peu plus » mal, me dit-elle, et je m'en moque. » Ces gens-là cajolent les filles, et ne » leur donnent que des baisers. Vous » coucherez ici; moi, je dormirai dans » quelque coin, sur une chaise : une » nuit est bientôt passée pour qui oblige » un beau monsieur comme vous ». J'offris un second écu. Fanchette le prit, m'embrassa, et ma foi..... je la laissai faire.

Je mis la clef dans ma poche, et je redescendis. « Vous êtes logée, lui dis-» je à l'oreille, et vous avez un bon lit. » — Mon ami, conduisez-moi; le som-» meil m'accable. — Échappez-vous ».

On apportait un bol de punch. Nos trois dames se récrièrent sur la violence, l'inconvenance de cette liqueur, et prirent chacune un verre. Madame de Mirville disparut, pendant qu'on leur versait; je la suivis. J'eus la gloriole de la faire entrer dans les chambres desti-

nées à ses compagnes; le cabinet en parut plus gai, le lit meilleur, et je n'eus pas la force de taire qu'elle en était redevable à mes soins.

Elle me pressa la main; je baisai tendrement la sienne; elle me souhaita une bonne nuit, s'enferma, et je redescendis, en m'applaudissant de lui avoir trouvé une retraite ignorée : on ne peut être trop prévoyant, lorsqu'on a pour commensaux vingt officiers de hussards.

Je ne m'inquiétai plus de rien, pas même de savoir où je dormirais, ni si je dormirais. Je pris du punch, et je m'aperçus que Soulanges faisait un peu tard pour madame d'Ermeuil, ce que je venais de faire pour mon amie. Mautort et Préval ne se dérangeaient pas : mesdames d'Allival et de Valport sont de ces femmes qu'on a, et à qui on ne doit rien.

« Je vous plains bien sincèrement,

» mesdames, dit Soulanges en rentrant.
» Des chambres enfumées, des meu-
» bles boiteux, des lits qui semblent
» rembourrés avec des noyaux de pê-
» ches..... — Il fallait partir, s'écria ma-
» dame de Valport. Nous le voulions
» toutes deux, ajouta madame d'Alli-
» val. Hé, où est donc madame de Mir-
» ville? Elle est bien, répondis-je d'un
» air satisfait et mystérieux, qui fit rire
» certaines personnes qui ont la mau-
» vaise habitude de juger les autres d'a-
» près eux ».

Des officiers qui débutent comme les nôtres, ne s'arrêtent jamais. Chaque service ajoute à la familiarité, et la reconnaissance et le punch avaient rendu deux de ces dames très-familières. Un bon office encore pouvait amener l'intimité, et il n'était pas d'ailleurs dans les principes de nos jeunes gens de laisser coucher de jolies femmes sur des noyaux de pêches.

Ce fût à qui offrirait le premier sa chambre. On désirait, on voulait, on réclamait hautement la préférence. On faisait valoir les avantages de son logement; on parlait tous ensemble, et quand on ne s'entend pas, il est assez ordinaire de prendre la main d'une femme pour fixer son attention. Le *brouhaha* autorise à lui parler à l'oreille, et il est difficile à vingt ans de parler de lit, sans ajouter quelque chose.

Je voyais tout cela avec beaucoup d'indifférence; mais enfin j'ai des yeux, et je ne suis pas mal fort en conjectures... Je remarquai qu'on avait accepté les chambres des cavaliers les mieux tournés, sans savoir si on y serait bien ou mal : on aime mieux devoir quelque chose à un joli homme qu'à un autre; n'est-il pas vrai, mesdames?

Les préférés s'armèrent de flambeaux, et conduisirent chacun la beauté qui s'était rendue à ses instances. On parle

à une femme qu'on établit chez soi; elle répond; la conversation s'engage, et on ne sait pas où cela mène. Ce que je sais, moi, c'est que Soulanges, Préval et Mautort remarquèrent que ces messieurs ne descendaient pas. Il n'était qu'un genre de crainte qu'ils pussent décemment manifester : ils tremblèrent que ces dames fussent incommodées, et ils allèrent s'assurer de leur bonne ou mauvaise santé.

Deux officiers s'amusaient à faire des contes à Angélique et à Louison; les autres se peignaient la moustache, en sablant ce qui restait de punch : insensiblement, chacun se retira. Je restai seul dans la salle. Je m'y promenai un quart d'heure, en long et en large, en pensant à madame de Mirville. Je m'aperçus enfin que les nuits d'avril sont froides, et je pensai à me procurer un réduit quelconque.

Je n'entendais pas le moindre bruit.

L'hôtesse et ses gens reposaient sans doute. Fanchette était le seul guide que je pusse me procurer, et je la cherchai en silence, une chandelle à la main : l'appeler, était le moyen de troubler le sommeil ou les plaisirs des commensaux de l'auberge, et dans l'un et l'autre cas, on n'aime pas à être dérangé.

Je cherchais donc Fanchette. Je ne connaissais pas la maison; mais je pouvais, sans être indiscrét, entrer partout où je voyais la clef à la serrure. Il n'y a au monde que les militaires qui s'accommodent de tout, qui soient indifférens sur tout, et qui restent où ils sont mal, dans la crainte de se déranger pour être mieux. Je trouvai, dans une chambre, un officier qui s'était couché tout habillé; dans une autre, j'en voyais un qui s'était fait un bonnet de nuit avec son caleçon, pour s'éviter la peine d'aller prendre une serviette qui était à l'autre bout de la chambre. Là, le

locataire s'était endormi la pipe à la bouche, au risque de mettre le feu à la maison; ici, le porte-manteau était ouvert, le linge était sur le carreau, l'argent sur la cheminée, et la porte toute grande ouverte. Plus loin, on me crie, dès qu'on m'aperçoit : « Je vous prie de » vous retirer, monsieur; la place est » occupée ».

Je me retirai en faisant des excuses, et en ajoutant : « Mademoiselle Loui- » son, les loquets sont faits pour quel- » que chose ».

J'en dis autant à mademoiselle Angélique. J'aurais eu sans doute quelques observations à faire ailleurs, si on avait été partout aussi insouciant. Mais je trouvai des portes fermées, et je m'en tins discrètement aux probabilités.

Était-il probable, par exemple, que les deux officiers qui avaient cédé leurs chambres à mesdames de Valport et d'Allival,

d'Allival, fussent plus soigneux que leurs camarades, et aient pensé à fermer leur porte? La chose est douteuse; il est certain que je ne les trouvais nulle part, et celui qui avait logé madame d'Ermieuil était précisément l'homme à la pipe; peut-être, pensé-je, madame d'Ermeuil n'aime pas l'odeur du tabac.

En allant et venant, je crus entendre parler à l'étage au-dessus. Mon imagination s'allume à l'instant. Je ne me défiais pas du tout de madame de Mirville, mais beaucoup de ceux qui laissent les portes ouvertes, quand ils sont dedans, et qui cherchent à les ouvrir quand ils sont dehors.

Je soufflai ma chandelle, je montai sur la pointe du pied, et je prêtai l'oreille. « Ma petite Fanchette, tu feras » cela pour moi, n'est-il pas vrai? — » Monsieur, j'ai toujours été sage..... » — Oh, quel conte! — Je ne réponds

» pas de l'être toujours; mais je ne me
» rendrai bien certainement qu'à un
» homme qui me plaira, et vous ne me
» plaisez pas du tout. — Voilà des mots.
» — C'est la vérité. — Ceci est nouveau,
» par exemple! Trouver dans Fanchette
» une résistance que ne m'opposent pas
» les femmes du plus haut rang »! Qui
n'eût pensé que c'était au moins un chef
d'escadron qui s'exprimait ainsi? Pas
du tout : c'était ce faquin de Baptiste.

Je n'aime pas la fatuité, surtout dans
des gens de cette espèce; je veux qu'on
ménage une fille qui se défend; je n'en-
tends point, parce qu'elle est sans con-
sidération et sans appui, qu'on lui ra-
visse des demi-faveurs, et c'est ce que
faisait monsieur Baptiste en ce moment.
Je m'approchai doucement, et je lui
allongeai au bas du dos un grand coup
de pied, qui termina ses entreprises et
ses phrases à prétention. Il s'enfuit aussi
silencieusement que je l'avais châtié, et

alla rouler du haut en bas d'un petit escalier que probablement il ne connaissait pas plus que moi.

Je m'approchai de Fanchette, et je lui pris la main. « Conduisez-moi quel-
» que part où je puisse me reposer.
» — Comment c'est vous, monsieur!
» hé, que faites-vous ici? — Qu'y fai-
» siez-vous, vous-même? — Je finissais
» la chambre de ce monsieur aux fem-
» mes du plus haut rang : on ne peut
» s'occuper des gens que quand les maî-
» tres sont servis. Il a bien voulu des-
» cendre jusqu'à une fille d'auberge; je
» n'ai pas permis qu'il dérogeât : il a
» joint le geste aux discours; je me suis
» défendue; mon bougeoir est tombé,
» et la lumière s'est éteinte. Mais dites-
» moi, monsieur, pourquoi vous n'êtes
» pas couché dans mon cabinet? — Je
» l'ai donné à une dame charmante. —
» Je l'aurais gardé, si j'avais prévu cela.
» Je suis plus lasse que cette dame, et

» j'aime mes aises comme elle. — Ah,
» Fanchette, si vous la connaissiez !.....
» — Je la connais : c'est celle qui vous
» appelle son ami. — Hé, comment sa-
» vez-vous cela? — Lorsqu'on s'inté-
» resse à quelqu'un, on regarde, on
» écoute, en passant, et en repassant,
» et on entend souvent des choses qui
» ne font pas plaisir ». Ici la petite se tut. J'ignore si elle rougit; mais un soupir, qu'elle s'efforça d'étouffer, ne m'échappa point.

« Ma petite Fanchette, nous voilà tous
» deux sans asile. Où passerons-nous le
» reste de la nuit? — Où vous voudrez.
» — Avez-vous encore une chambre? —
» Elles sont toutes occupées. — Si j'al-
» lais déloger ce coquin de Baptiste?
» — Oh, il viendrait me tourmenter.
» — Je ne veux pas de cela. — Ni moi
» non plus. — Hé bien, allons à la salle
» à manger, nous y ferons du feu.....
» — Il s'éteindra pendant que vous dor-

» mirez; vous vous réveillerez transi, » et vous serez malade le reste de la » journée. — Comment donc faire? — » Venez avec moi ». Pendant ce dialogue, sa main était restée dans la mienne. Je ne pensai pas à la quitter; elle ne la retirait point. Que peut-on faire de la main d'une jolie fille? La presser, la caresser, et c'est ce que je faisais en me laissant conduire.

« Où sommes-nous donc, Fanchette? » — Dans le grenier au foin. Arran- » geons-y chacun notre place; ne crai- » gnez rien pour vos habits; je les se- » couerai quand vous vous leverez ».

Je n'avais jamais couché dans un grenier à foin; mais, ma foi, je me résignai, et je m'arrangeai de mon mieux. Je vis bientôt que ce lit en vaut un autre, et a de plus l'avantage de ne point exiger d'apprêts. Une chaleur douce ranima mon sang, et ne provoquait pas le sommeil. Je sentais quel-

que chose..... Le voisinage de Fanchette.....

Quand on ne dort pas, et qu'on est sans lumière, ce qu'on a de mieux à faire c'est de parler. « Que faisiez-vous, » Fanchette, avant d'entrer dans cette » maison? — J'étais chez une tante, » marchande mercière à Senlis. — Pour» quoi n'y êtes-vous pas restée? — Elle » a mal fait ses affaires, et quoique » j'entendisse bien son commerce, je » n'ai pas trouvé à me placer ». Ce genre de conversation m'ennuya bientôt, et j'aimai mieux me taire que parler..... d'autre chose.

Je me tournai, je me retournai..... impossible de dormir. « Est-il bien vrai, » Fanchette, que vous avez toujours été » sage? — Oui, monsieur. — Cependant » le métier que vous faites.... — Ne rend » pas la chose très-croyable, n'est-il pas » vrai? — Je ne dis pas cela; mais il » me semble qu'il se présente tant d'oc-

» casions! — Rien n'oblige à en pro-
» fiter. — Et puis les hommes sont si
» entreprenans..... — Dites si grossiers,
» et c'est là précisément ce qui les em-
» pêche d'être dangereux. — Vous n'a-
» vez donc jamais aimé? — J'avais vingt
» ans, et je ne me doutais pas que je
» pusse éprouver..... Elle s'arrêta, comme quelqu'un qui craint de dire trop.

« Et quand avez-vous eu vingt ans, » Fanchette? — Hier à midi, monsieur. » Et depuis hier à midi?..... ». Elle ne répondit pas.

Ce silence expressif m'agita, me tourmenta; j'étais brûlant. Je voulus me découvrir un peu, et en étendant les bras autour de moi, je rencontrai encore cette main..... Cette main pressa la mienne, et bientôt j'y sentis des lèvres..... Nous nous trouvâmes l'un à côté de l'autre, et ce n'était plus ma main qu'on baisait.

« Oui, Fanchette, vous étiez sage. — » Je ne mens jamais. — J'ai commis une » grande faute. — Je ne vous la repro- » che pas. — Je me la reprocherai tou- » jours. — Et par quelle raison? — Je » ne peux vivre avec vous. — Je le sais » bien. — Dans quelques heures je vous » quitterai. — Je le sais bien. — Que » vous resterai-[illegible]? — Votre image, et » le souvenir d'une nuit de bonheur ».

Comment ne pas s'oublier tout-à-fait?..... Prêcher la retenue et l'empire sur soi-même est bien louab[illegible] doute; mais compter être plus f[illegible] la nature, combattre toujours, toujours, et par ses combats mêmes se convaincre de sa faiblesse..... Oh, je pardonne au vicaire savoyard.

Les premiers rayons du jour éclairaient un reste de délire, auquel succéda de part et d'autre un peu de confusion. Fanchette baissa quelque temps les yeux, et me fixa ensuite avec une expression,

une tendresse! « Pauvre Fanchette, lui » dis-je, en me levant! — Je ne me » trouve pas à plaindre. — Il faut nous » séparer. — J'y étais préparée. — Fai- » tes-moi un plaisir, Fanchette. — Tout » ce qui dépendra de moi. — Acceptez » cette bourse. — Ce que je vous ai » donné, monsieur, ne se paie pas. » Laissez-moi jouir de mon sacrifice. — » Fille étonnante, je vous laisse à re- » gret, surtout dans cette maison. — » Je vous suivrai, si vous le voulez. » — Cela ne se peut pas, Fanchette. » — Adieu donc, monsieur ».

Je descendis, et à mesure que je m'éloignais de Fanchette, l'illusion se dissipait, et les réflexions commençaient à naître. Une fille d'auberge! un grenier au foin! On est si sot, quand on est mécontent de soi; si contraint, si gauche, quand on ne peut s'étourdir sur une faute! et qui n'a pas l'habitude d'en commettre, ne les oublie pas en un instant.

Cependant l'amour-propre, ce mobile universel, et ce flatteur perfide de ceux qui l'écoutent, l'amour-propre me soufflait : C'est une fille d'auberge sans doute; mais cette fille est jolie, et la beauté rapproche les distances. D'ailleurs, quelle femme ici possède ce qu'elle avait il y a trois heures, et qu'on rencontre si rarement, ce qu'elle t'a abandonné, parce que son cœur l'entraînait; et le premier des cœurs, n'est-ce pas celui qui nous aime? Un grenier au foin! Hé qu'importe le lieu, quand le bonheur s'y trouve? Un salon doré eût-il ajouté quelque chose au tien, et n'as-tu pas bâillé cent fois sur la soie et le duvet, à côté de ces beautés en vogue;

Qui ne pouvaient t'offrir que l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

Allons, allons, me dis-je, voilà ce qu'on peut appeler une capitulation de cons-

cience. Que j'aie eu tort ou raison, je ne peux revenir sur le passé. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne parlerai à personne ni de Fanchette, ni du *grenier au foin*.

CHAPITRE VI.

Le Lever.

« Oh, oh, Baptiste, que vous est-il » donc arrivé »? Baptiste fut le premier individu de ma connaissance que je rencontrai. Il avait un œil noir, enflé, et paraissait de fort mauvaise humeur. « Monsieur, il m'est arrivé cette nuit » une aventure extraordinaire. — Con- » tez-moi donc cela. — J'étais couché. » — Ah, vous étiez couché. — Dans un » lit détestable..... — Pauvre Baptiste! » — Où je ne pouvais dormir. — C'est » tout simple. — J'entends un bruit » sourd. — Oh, oh! — Je me lève. — » Ensuite? — Je sors de ma chambre. » — Enfin? — Je me trouve nez à nez.... » — Avec qui? — Avec un grand homme » tout blanc..... — Qui vous fait peur.

» — Fi donc! monsieur. — Hé bien, ce
» grand homme blanc? — Je lui de-
» mande ce qu'il fait là. — Il vous ré-
» pond?.... — Par un coup de poing sur
» l'œil, dont vous voyez les suites. —
» Cet homme est un brutal. — Je ne le
» suis pas mal, quand je m'en mêle. —
» Qu'avez-vous fait? — Je l'ai pris aux
» cheveux, je l'ai roué de coups, et je l'ai
» jeté du haut en bas d'un petit escalier,
» qui est là-bas à droite. — En vérité?
» — Vous n'avez pas entendu le tinta-
» marre qu'il a fait en roulant? — Pas
» du tout. — Vous dormez donc d'un
» bien profond sommeil! — Enfin, votre
» grand homme blanc? — Je descends
» après lui..... — Avec l'intention de l'a-
» chever? — Précisément. — Il méritait
» cela. — Le fantôme était disparu, et il
» m'a été impossible de le retrouver. —
» Voilà en effet une aventure extraordi-
» naire. Je la raconterai à ces dames, elle
» les amusera. A propos de ces dames,

» fait-il jour chez elles? — Oh, mon-
» sieur, elles se sont couchées si tard!
» Et puis je crois qu'elles ont causé
» long-temps avant de s'endormir ». Et
le drôle souriait d'un air malin!

Tout-à-coup il me tourna le dos et disparut. Je me tournai aussi pour voir ce qui effrayait le tueur de fantôme : c'était Fanchette. J'aurais désiré ne pas la revoir. Elle ne méritait pas cependant que je la reçusse mal. Je fus au-devant d'elle en lui souriant. « Prenez cela, me » dit-elle, vous en avez besoin ». C'était un potage de fort bonne mine, et dont l'odeur me séduisait. « Petite Fanchette, » prenons-le ensemble. — Il peut entrer » du monde dans cette salle; vous seriez » compromis, et je dois vous ménager » autant que je vous aime. J'ai été un » moment votre égale là-haut : permet- » tez qu'ici je redevienne Fanchette ». Je la regardais, je l'écoutais, je rêvais..... Une petite mercière penser ainsi! Hé,

l'amour désintéressé, l'amour vrai ne rend-il pas capable de tout?

Sur la table où elle me servait, où je fêtais son potage, était une écritoire, une plume et du papier. Je pensai que je ferais bien d'écrire : c'était un moyen sûr de ne pas la regarder. Mais qu'écrire? des vers? J'en fais de fort mauvais quand j'ai la tête libre, à plus forte raison à présent..... De la prose, oui, de la prose, c'est plus facile. Une lettre..... Hé, à qui? Parbleu, à mon homme d'affaires.

« Dans un quartier populeux et éloigné du centre de Paris, vous louerez une petite boutique et une ou deux pièces derrière.

» Dans une de ces pièces, vous mettrez ce qui est nécessaire pour faire un peu de cuisine; dans l'autre, un lit garni, simple, mais bon, et surtout très-étroit; une commode, un secrétaire et une table de bois de noyer;

quatre chaises et un fauteuil couvert en paille.

» Dans la commode, deux paires de draps, deux taies d'oreiller, six serviettes et deux naperons; six chemises de femmes, ni grosses, ni fines, six mouchoirs blancs, six paires de bas de coton, quatre aunes de mousseline à vingt francs, six aunes de petite dentelle à cent sous, et de quoi faire quatre robes de jolie indienne de couleurs différentes.

» Dans le secrétaire, papier, plumes, encre, un livre de compte, et cent écus dans un des tiroirs.

» Vous garnirez les rayons de la boutique de menue mercerie assortie. Vous pouvez y joindre un peu de parfumerie, comme des gants, de la poudre, des savonnettes, etc. La totalité des marchandises n'excédera pas cinquante louis.

« Ah !..... vous n'oublierez pas de payer un an du loyer. Vous m'enver-

rez les clefs, le reçu du propriétaire et les factures acquittées, au château d'Ermeuil.

» Vous ordonnerez à mon valet de chambre de me faire une petite malle, de partir à la minute, et de venir me trouver ».

Hé, mais..... il est clair, me dis-je, que ces dispositions ne peuvent être faites que pour une femme. Que pensera mon homme d'affaires? Il pensera..... Il pensera que je suis un libertin, et il n'en sera pas moins mon très-humble serviteur : c'est l'usage.... Non, je n'exposerai pas ma réputation; je ne me mettrai point en butte aux traits de la malignité. J'attendrai; je ferai toutes ces choses moi-même, à mon retour à Paris..... Mais quand y reviendrai-je? Il passe tous les jours ici des Baptistes.... et même d'honnêtes gens.... comme moi. Une première faute amène quelquefois..... une surprise des sens,

provoqués par la licence trop ordinaire à certains voyageurs..... Je n'attendrai pas. Je dois un asile à Fanchette, et sans délai je lui en procurerai un, où elle sera sage, si elle veut l'être. « Fan-» chette, faites-moi le plaisir d'aller je-» ter cette lettre dans la boîte. — Tout » ce que vous voudrez, monsieur ».

Pendant que Fanchette est allée à la poste, je m'esquive, je monte..... Vous devinez chez qui; chez celle dont je ne suis plus digne, et que je n'ose nommer. Je prête l'oreille; j'entends aller et venir par la chambre; je frappe doucement.

« Qui est là? — Moi, madame. — » Ah, c'est vous, mon ami ». Son ami! « Je vous demande un quart-d'heure; » allez m'attendre dans la salle à man-» ger ». Je ne voulais pas retourner là : je redoutais Fanchette et ma faiblesse.

Je me promenai dans les corridors. Mais bientôt je réfléchis qu'il fallait

que certaines portes s'ouvrissent; qu'en pareille circonstance on n'aime pas les témoins, et que lorsqu'on n'est pas plus sage que moi, on n'a le droit d'intriguer personne.

Au bout du corridor était un petit cabinet à porte vitrée. J'y entrai. Je tirai un rideau de mousseline, et je m'assis. Un livre avait été oublié sur un tabouret. Je l'ouvris..... *J'appartiens à Fanchette.* Toujours Fanchette, m'écriai-je, et je jetai le livre à quatre pas. Homme injuste, me dis-je aussitôt, que t'a-t-elle fait? Oublie-la; ne la méprise point. Je me levai, j'allai ramasser le livre, et je le remis à sa place.

Je ne voulais pas lire dans ce livre, et en le regardant seulement, j'étais tourmenté par des idées que la lecture eût peut-être interrompues. La tête appuyée sur mes deux mains, les yeux cachés, je ne voyais plus le livre, mais je tombai dans une rêverie profonde, qui n'avait

rien d'agréable. J'en fus tiré par le bruit d'une, de deux, de trois portes, qui s'ouvrirent à-la-fois. Jamais je n'ai épié personne; mais le premier mouvement de tête est toujours vers le lieu d'où part le son. La mousseline qui formait le rideau était claire; le moyen de ne pas voir? Je vis donc Angélique et Louison, que conduisaient gaîment jusqu'au milieu du corridor leurs camarades de lit, en robes de chambre de hussards : c'est ce qu'on appelle ordinairement une chemise.

Après ces demoiselles, parut un joli sous-lieutenant qui sortait de la troisième chambre. On lui passa, par la porte entrebâillée, une main potelée, que je ne me serais pas soucié de baiser en ce moment, et qui le fut cependant avec l'expression de la reconnaissance. A cette main était une fort belle étincelle, que j'avais vue la veille au doigt de madame de Valport.

Une quatrième porte s'ouvrit bientôt, et je reconnus l'officier qui avait cédé sa chambre à madame d'Allival. On poussa le verrou dès qu'il fut sorti, et si j'eus la conviction qu'on était encore deux dans cette chambre, il est constant qu'au moins je ne la cherchais pas.

Bon, pensé-je, Préval et Mautort n'ont rien vu. Ils ont le sort de bien des maris, et n'en feront pas plus mauvais ménage. Pas du tout : à l'autre bout du corridor était un second cabinet, que je n'avais pas remarqué, et dont la porte vitrée était également couverte d'un rideau de mousseline. Cette porte s'ouvre, et je vois sortir du cabinet Mautort et Préval. Ils ne feront probablement pas de scène, me dis-je. Je les crois de l'avis de La Fontaine : *Quand on ne le sait pas, ce n'est rien; quand on le sait, ce n'est pas grand'chose.* De toutes façons, je ne peux intervenir

dans cette affaire : c'est bien assez que ces dames aient à se disculper devant leurs amans. Un tiers mettrait l'amour-propre de ces messieurs en jeu; l'amour-propre choqué éclate, et il est dans mes principes de ménager toutes les femmes, même celles qui le méritent le moins.

J'éprouvai un sentiment d'anxiété en voyant Mautort et Préval frapper aux portes de ces dames. Le *qui est là*, est toujours la première réponse. « C'est » moi, madame. — Comment, si matin! » — D'autres vous ont vue plus matin » encore. — Que voulez-vous dire, mes» sieurs? — Ce que vous savez, ma» dame, et ce que nous savons comme » vous. — Voilà qui est d'une inso» lence..... — Ouvrez, s'il vous plaît, » ou je vais m'expliquer par le trou de » la serrure ». Les portes s'ouvrirent à l'instant.

« Mesdames, dit Préval avec un sang-

» froid où il entrait quelque dignité, un
» galant homme peut se tromper dans
» son choix; mais le moment où il re-
» connaît son erreur est celui où il se
» retire. — D'honneur, je ne vous com-
» prends pas. — Jurer par votre hon-
» neur ne vous engage à rien.... Pardon,
» madame, je m'oublie, mais vous m'en
» avez donné l'exemple. Venez avec moi.
» Vous voyez ce cabinet? Mautort et moi
» y avons passé la nuit; ainsi il est inu-
» tile de nier. — Comment, de la ja-
» lousie, de l'espionnage ! une scène
» pour une distraction ! c'est tout au
» plus ce qu'on passerait à un mari. —
» Madame, on doit plus peut-être à son
» amant..... — Ah, du paradoxe à pré-
» sent. — Une femme sensible, fatiguée
» d'un nœud mal assorti, mais à-peu-
» près indissoluble, peut être faible,
» sans être méprisable. Mais tromper
» un amant qu'on peut quitter avec dé-
» cence, c'est joindre la bassesse à la

» perfidie. Adieu, madame, nous retour-
» nons à Paris ».

Ils s'éloignèrent; ces dames rentrèrent chez elles, et je me préparais à descendre, lorsqu'une autre porte, qui s'ouvrit, m'obligea à refermer la mienne. Je vis d'abord s'avancer un grand nez aquilin, qui ressemblait beaucoup à celui de Soulanges. Quand on prend des précautions pour sortir de chez soi, pensé-je, c'est qu'on a quelque chose à ménager. Au moins madame d'Ermeuil est sa maîtresse, et elle ne trompe personne.

Soulanges, sûr que le corridor était libre, sortit sur la pointe du pied; la porte se referma doucement sur lui. Je sortis à mon tour, en me mouchant, en chantant, moyens honnêtes d'avertir ceux qui pouvaient avoir quelqu'intérêt à n'être pas rencontrés. Aussi ne rencontrai-je personne que du Reynel, qui cherchait partout monsieur le chef,

et

et qui criait à tue-tête qu'il était inconcevable qu'à huit heures du matin il n'y eût pas dix casseroles sur les fourneaux.

Je suivis du Reynel. J'étais bien aise de le mettre entre Fanchette et moi. Il ordonna, et moi aussi. Il ne voulait d'aucun de mes plats, et j'ordonnais toujours. Le chef ne savait auquel entendre, et, persuadé qu'on ne déjeûnerait pas tant que je me mêlerais du menu, je sortis, et j'allai m'enfoncer dans ce parc qui rappelle de si grandes choses.

A quoi sert de courir? ne porte-t-on pas avec soi sa conscience et son cœur? Je ne pouvais m'éviter. Je revins, et je trouvai tous nos gens rassemblés. Il suffisait de regarder nos dames pour avoir une idée des événemens de la nuit. La figure céleste de madame de Mirville, fraîche comme la rose qui s'entr'ouvre le matin, annonçait qu'elle avait dormi du sommeil de l'innocence.

J'étais confus, humilié. Je n'osais l'approcher. Elle me prit la main, et me fit asseoir auprès d'elle ; j'avais besoin d'être encouragé.

Le déjeûner fut assez triste. Il est certain passe-temps qu'on pourrait appeler l'éteignoir de l'imagination. Madame de Mirville soutint seule la conversation avec cette amabilité décente qui plaît toujours, même à celles qui ont oublié la pudeur : on aime à s'y rattacher, ne fût-ce que par le souvenir.

J'étais étonné qu'on ne parlât ni de Préval, ni de Mautort. Madame d'Allival voulut bien se donner la peine de me répéter ce qu'elle avait déjà dit à la société : deux exprès étaient venus en toute hâte chercher ces messieurs, l'un de la part du ministre de la guerre, l'autre de celle de sa femme, dangereusement malade. Cela était conté avec une facilité, un air d'indifférence qui m'eussent persuadé comme les au-

tres, s'il n'y avait eu là-haut un cabinet.

On parla enfin de partir, et on décida qu'on n'arrêterait plus de Chantilly au château d'Ermenil. On s'apercevait que les tuniques et les turbans faits avec des nappes et des serviettes ne produisaient plus autant d'effet que la veille. La nouveauté, le désir, le punch avaient rendu la mascarade piquante; la satiété, la fatigue avaient détruit l'illusion. Quelle femme est jolie en sortant d'une loge grillée au bal de l'Opéra?

On appelait, on cherchait Angélique et Louison : elles n'étaient nulle part. Fanchette rôdait autour de la table; je tremblais qu'un coup-d'œil n'éclairât madame de Mirville; je voulais sortir de cette maison. Je me mis moi-même à la recherche des deux femmes de chambre, et je les rencontrai sous une tonnelle, parlant, riant; gesticulant.

« Allons, allons donc, mesdemoiselles,
» il faut partir. — Nous ne partons pas,
» monsieur. — Pas de mauvaise plai-
» santerie. — Rien n'est plus sérieux.
» — Et que voulez-vous que fasse ma-
» dame d'Ermeuil? — Tout ce qui lui
» plaira. — La laisser, ainsi que ces
» dames, sans une femme! — Nous
» nous en passons bien, nous. — Quelle
» comparaison! — Elle n'a rien de cho-
» quant. Ces dames sont jeunes, et nous
» aussi; elles sont jolies, et nous aussi;
» elles aiment le plaisir, et nous aussi;
» elles lui consacrent leur vie, nous al-
» lons lui consacrer la nôtre. — Et où
» allez-vous pour cela? — En Espagne.
» — Comment, en Espagne? — Où nous
» n'aurons rien à faire que de soigner
» le linge de deux officiers de hussards.
» — Ah, j'entends ».

Madame d'Ermeuil, à qui je fus rendre ce dialogue, ne comprenait pas trop qu'il fût nécessaire de mener une femme

de Chantilly à Madrid, pour soigner six chemises et autant de mouchoirs. Cependant, comme un officier peut avoir une fantaisie, et une fille aussi, que personne n'avait le droit de s'y opposer, Soulanges fut chargé de régler le compte de ces demoiselles, et de les payer.

Nos hussards étaient allés manœuvrer : le moment était propice.

Les chevaux de poste étaient arrivés. Les postillons s'impatientaient et moi aussi. Je m'avançais pour offrir la main à madame de Mirville. Fanchette avait entendu ce que j'avais dit à madame d'Ermeuil. Après avoir rêvé un moment, elle traversa rapidement la salle à manger, et s'approcha de cette dame, rouge comme une cerise, et les yeux animés de quelqu'émotion extraordinaire. Je fus saisi d'un tremblement général. Je crus que Fanchette repentante allait s'humilier et faire sa confession. Mais pourquoi donner dans les extrê-

mes? pourquoi s'adresser à madame d'Ermeuil, plutôt qu'à celle qu'elle nommait mon amie, et avec qui, en dépit de son repentir, elle avait bien quelqu'intérêt à me brouiller? J'étais sur un brasier. « Madame, dit la petite, en regar-
» dant le carreau et le plafond, ces de-
» moiselles vous laissent dans l'embar-
» ras; je n'ai pas leur adresse, mais j'ai
» de la bonne volonté et le désir de
» vous être utile et de vous plaire; pre-
» nez-moi à votre service. — Que savez-
» vous? — Peu de chose; mais madame
» voudra bien me guider, et je n'ou-
» blierai rien de ce qu'elle m'aura dit.
» — Elle est intéressante. Baptiste, faites
» venir la maîtresse de l'auberge.... Ma-
» dame, cette jeune fille désire entrer
» chez moi. — Madame, je serais fâ-
» chée de la perdre, mais je la verrai
» avec plaisir à sa place. Elle n'y est
» pas ici, et c'est un excellent sujet. —
» Allons, Fanchette, vous êtes à moi.

» Mesdames, nous mettrons nous-mê-
» mes quelques-unes de mes robes à
» votre taille, quand nous serons arri-
» vées. Fanchette nous regardera d'a-
» bord, et elle finira par faire comme
» nous ».

Fanchette sortit de la salle en sautant, en riant, et elle reparut un instant après, portant sous son bras un petit paquet de quinze pouces de long sur quatre d'épaisseur. Elle avait trouvé le temps de passer sa robe des dimanches, le bas de coton blanc; elle avait mis le bonnet rond plissé; elle était jolie, jolie..... presque comme..... Chut, ne comparons pas Fanchette à celle qu'on ne peut comparer à personne.

Tout cela tourne mal, pensé-je; il y a aussi à Ermeuil des greniers à foin. Mais je la tiendrai à une telle distance de moi, je lui marquerai une froideur si offensante, qu'elle évitera les occasions avec autant de soin que moi-même.

Nous montâmes en voiture. Je m'étais placé dans l'une avec madame de Mirville. Il y restait deux places : madame d'Ermeuil et Soulanges vinrent les occuper. Les délaissées avaient pris la chaise de Soulanges; du Reynel avait fait venir un cabriolet de la poste, et le remplissait tout entier. Baptiste et son compagnon étaient à cheval, parce que le départ de Préval et de Mautort nous avait ôté un carrosse et changé nos dispositions : Fanchette restait sur le pavé. Elle me regardait d'un air presque suppliant; elle regardait madame d'Ermeuil, qui ne s'occupait pas d'elle. « Madame, lui dit-elle enfin d'un ton » timide, qu'ordonnez-vous de moi? » — Mais, je ne sais où vous mettre. » — Hé, mon Dieu, dit madame de » Mirville, monsieur et moi tenons peu » de place; la petite est mince, et à » nous trois nous ne pesons pas M. du » Reynel. Faites-la monter ici. — Puis-

» que vous le permettez, ma chère
» amie..... — Hé, madame la comtesse,
» tout ne doit-il pas être extraordinaire
» dans ce voyage-ci? D'ailleurs Fan-
» chette est très-proprement mise, et
» elle a un air de candeur qui m'inté-
» resse ».

Voilà cette Fanchette que je ne devais plus voir, la voilà courant la poste avec moi, à côté de moi, rayonnante de jeunesse, de charmes et de satisfaction.

CHAPITRE VII.

On arrive au château.

Madame de Mirville avait bien affaire de la mettre là! Je sentais son genou, son bras; que ne sentais-je point! Je me tournais de l'autre côté, et ce joli petit corps longeait tout le mien. Pour achever de me mettre hors de moi, je trouvai encore par-là le genou, le bras, le sourire enchanteur de la plus parfaite des femmes. J'invoquais ma raison, et je ne me sentais pas la force de combattre. J'étais dans une ivresse, un délire!..... Je parlais sans m'entendre, et il fallait que mes discours et ma figure fussent bien extraordinaires, puisque madame d'Ermeuil me rit au nez, mais d'un rire inextinguible. Soulanges avoua que depuis dix

minutes il se mordait les lèvres, et il éclata aussi. Madame de Mirville ne riait point : une femme est toujours flattée du désordre où elle nous jette, et elle s'attribuait exclusivement le mien, tandis que..... Ah, mon Dieu!

« Mademoiselle Fanchette, rangez » donc vos genoux. — Monsieur, ils » touchent au marche-pied. — Ah, par- » don, pardon ». Je vis une larme rouler dans ses yeux..... N'allais-je pas l'embrasser, pour la consoler de ma dureté. Hé, vite, je me tourne encore, et je rencontre la joue de madame de Mirville, précisément sous mes lèvres : je m'y collai. Mademoiselle Fanchette verra, me disais-je, qu'on ne gagne rien à suivre un homme malgré lui. « Mais » mon ami, vous êtes fou; je ne vous » ai jamais vu dans cet état d'exaspéra- » tion. — Ma chère amie, il faut épou- » ser ce beau garçon-là : c'est le seul » moyen de vous en défaire. — En ce

» cas, madame la comtesse, je ne l'é-
» pouserai jamais. Mais finissez donc,
» monsieur; vous me mangez ». Je sens
l'inconvenance de ma conduite; je me
tourne une troisième fois..... Fanchette
rougissait, pâlissait; sa poitrine était
gonflée; les larmes qu'elle retenait la
suffoquaient. « Madame la comtesse,
» vous ne voyez pas que Fanchette se
» trouve mal. — Ce ne sera rien, mon-
» sieur. Le peu d'habitude d'être dans
» une voiture fermée.... — Arrêtez, pos-
» tillon, arrêtez donc. Quelqu'un ici est
» incommodé. Venez, mademoiselle,
» venez prendre l'air sur le bord du
» chemin. — Bien, mon ami, bien. Vous
» gagnez chaque jour dans mon esprit ».
Elle m'estime, elle me loue à présent,
quand je mérite.....

« Hé, mademoiselle, puisque vous ne
» pouvez descendre, laissez-vous aller
» dans mes bras. — Tenez, mon ami,
» voilà mon flacon ». Son flacon! pour

Fanchette! Il fallut bien le prendre; il n'y en avait pas d'autre.

« Ah, mademoiselle, quel mal vous » me faites! — Je croyais souffrir seule. » — Pourquoi avoir pris un semblable » parti! Qu'attendez-vous, qu'espérez-» vous, que voulez-vous? — Je n'attends, » je n'espère rien; j'ai voulu vous voir » encore; est-ce un crime? — Un crime, » non. Mais j'aime passionnément ma-» dame de Mirville, et je ne sacrifierais » pas cet amour-là à la plus belle, à la » plus grande princesse de l'univers..... » Hé bien..... Elle se trouve plus mal, » tout-à-fait mal, elle perd connais-» sance..... Fanchette, revenez à vous. » Je crois que je vous aime aussi..... » Oui, je vous aime..... Je ne sais ce » que je dis; j'extravague..... heureu-» sement elle ne m'entend point ». Je la repris dans mes bras; je la reportai dans la voiture. « Mon ami, elle ne » peut soutenir sa tête; prenez-la sur

» vos genoux ? Sur mes genoux ! c'était jeter de l'esprit de vin sur du feu; je n'y tenais plus. « Mon ami, coupez » son lacet ». La jolie commission !

Et elle était sur mes genoux ! et pour couper le lacet, il avait fallu soulever le fichu !..... « Postillon, je descendrai à » la première poste. — Pourquoi cela, » mon ami? — Je courrai à bidet. — En » bas et en culotte de soie? — C'est égal. » — Bien déchirés. — C'est égal. — Vous » vous exténuerez. — Hé, vous ne voyez » pas que Fanchette me tue.

» Un bidet, un bidet! — J'ai une cu- » lotte de peau toute neuve. — Voyons » la culotte de peau..... Elle m'ira. — » Voulez-vous des bottes fortes? — Cér- » tainement. — Des gants de chamois? » — Oui. — Une veste de nankin? — » Soit. — Je vais vous donner tout cela. » — Partez, madame, partez. Je vous » rejoins en dix minutes. — Il est fou. » — Il est fou. — Il est fou ».

La voiture est à cinquante pas, et je commence à respirer. Je quitte assez tranquillement mes habits en guenilles, et je prends ceux du postillon. La culotte était trop large, la veste trop courte; mais au moins elles étaient neuves et propres. Je paie, et j'enfourche le bidet.

Quand le cavalier a la tête salpétrée, le cheval est toujours bon. J'allais comme le vent, et j'étais assailli d'une telle foule d'idées incohérentes, contradictoires, que j'étais aussi incapable de réfléchir et de me décider à quelque chose, que de diriger ma monture.

Mon cheval arrête au milieu d'une cour. Je descends; j'entre dans une salle basse, et je demande un verre de vin. « Et vous aussi, monsieur, vous » retournez à Paris! Il ne nous restera » pas un homme présentable ». Je n'avais vu personne en entrant dans cette salle, et je reconnus mesdames d'Alli-

val et de Valport. Elles causaient avec deux messieurs fort empressés, à qui elles souriaient comme..... comme on sourit quand on veut qu'une affaire ne traîne pas en longueur. Allons, pensé-je, encore une distraction! Madame de Mirville ne peut vivre avec ces femmes-là. Unit-on le bouton de rose aux pissenlits?

« Non, mesdames, je ne retourne » point à Paris. Je suis distrait aussi; j'ai » fait fausse route, et j'ai cela de com- » mun avec bien d'autres ». J'avalai un trait de vin, et je remontai à cheval. « Comme il nous quitte! Il est fou. — Il » est fou.

» Je suis fou! oui, je suis fou dans ce » moment-ci; mais j'ai des mœurs, mes- » dames..... j'ai des mœurs! Hé, non, » je n'en ai pas. Cette femme adorable » qui croit remplir seule mon cœur, qui » est incapable de soupçonner une fai- » blesse..... ingrat, perfide que je

» suis..... Ne pensons plus à tout
» cela, il y a de quoi perdre la tête tout-
» à-fait..... Et le moyen de n'y plus
» penser!..... Postillon, vous direz,
» à la première poste, à votre camarade,
» et vous le chargerez de faire passer le
» mot, que je vais au château d'Ermeuil,
» et non à Paris. — En ce cas, monsieur,
» tournons bride; vous allez entrer à
» Chantilly. — Oui, je suis fou, décidé-
» ment fou ».

Nous revînmes sur nos pas, et je crois que la vivacité de la course entretenait le trouble où j'étais. Cependant, ma pauvre tête se remit insensiblement, et après avoir couru trois postes, je m'aperçus que si le cerveau commençait à se rafraîchir, certaine autre partie s'échauffait considérablement. « Chienne de culotte,
» maudite culotte! j'y laisserai deux onces
» de chair. N'importe, courons toujours:
» il n'est pas de supplice égal à celui que
» je souffrais dans la berline ».

Je n'avais pas vu dans une salle deux femmes et deux hommes, et de cinq cents pas, je reconnus la maudite berline, arrêtée à la poste prochaine..... « Que dis-je, maudite berline, et elle » renferme tout ce que j'ai de plus cher » au monde!..... De laquelle parlé-je?..... » Allons, allons, cela n'a pas besoin d'être » expliqué : madame de Mirville seule » règne sur mon cœur ».

J'arrive, et je la vois parlant avec chaleur, et rouge..... comme l'était Fanchette..... vous vous rappelez bien..... « Son cheval se sera abattu; il se sera » cassé une jambe, et cela par égard pour » mademoiselle Fanchette. — Croyez, » madame, que je suis aussi inquiète, » aussi affligée que vous. — Cela ne se » peut pas, mademoiselle. Quelles rai- » sons auriez-vous?..... Le voilà, le » voilà!..... Mon ami, mon ami, d'où » venez-vous? Pourquoi ce retard de » deux grandes heures »? Je veux sauter

à terre; je me sens collé à la selle, et roide comme une barre de fer. Le postillon est obligé de me soutenir sous les bras. Le joli amoureux, qui marche les reins ployés, les jambes écartées, et qui n'ose détacher sa chemise, qui le tiraille dans tous les sens!

« Mon ami, je vous défends de remon-
» ter à cheval. — Je ne remonterai pas
» dans la berline. — Madame d'Ermeuil
» donnera un cabriolet à Fanchette;
» Baptiste y montera avec elle, et lui
» donnera des secours, si elle en a be-
» soin. — Baptiste! Baptiste, dites-vous?..,
» Non, qu'il coure, puisque sa culotte
» est doublée de tôle. Prenons, vous et
» moi, le cabriolet. J'ai tant de choses
» à vous dire! — J'aurai tant de plaisir
» à vous entendre »!

Nous trouvons une méchante calèche; on y met deux chevaux; madame de Mirville s'élance; je m'accroche, je me guinde, me voilà assis, nous partons :

je fais, vous le voyez, tout ce qui est en moi pour me conduire en honnête homme.

La berline courait devant nous, et Fanchette tenait constamment sa tête hors de la portière. Le prétexte, et toute femme en a toujours un à sa disposition, le prétexte était sans doute le besoin d'air. Cette tête me donnait d'insupportables distractions : elle rentra cependant, car enfin on ne pousse pas la persévérance, ou l'opiniâtreté, jusqu'à se casser le cou. « Mon ami, j'entends fort » bien ce que me dit votre main; mais » n'est-il pas un langage plus positif »?

Je m'aperçus que je la tenais, cette main, et je la pressais, en regardant Fanchette, avec un sentiment! une force..... Oh, les hommes, les hommes! J'ai bien peur que nous soyons tous des coquins.

N'est-il pas un langage plus positif, a-t-elle dit. J'avais craint d'alarmer sa modeste sensibilité; je voulais lui laisser

deviner mon amour; je me flattais que son cœur la trahirait enfin, et que dans un de ces momens fortunés, où la pudeur ne tient plus qu'aux formes, elle me dirait: Sois mon époux. Où est maintenant le danger de parler? N'a-t-elle pas lu dans mon cœur, et dépend-il d'elle de ne pas lui répondre? N'est-il pas un langage plus positif, a-t-elle dit. N'est-ce pas tout dire? Sollicite-t-on un aveu après lequel on n'a pas soupiré?.... Heureux mortel, regardez-la; voyez comme elle vous regarde elle-même; tressaillez en sentant cette main si douce, qui, à son tour, caresse la vôtre; appréciez votre félicité, et profitez-en.

« Oui, j'en profiterai, lui dis-je, comme si je lui avais adressé ce que je venais de me dire.—Et de quoi profiterez-vous, mon ami?— D'une occasion peut-être unique, car nous sommes continuellement obsédés. Je brûlais de parler dans cette forêt, où les

» ténèbres, l'isolement, votre frayeur
» m'étaient si favorables; mais je me suis
» dis : Abuser des circonstances est lâ-
» cheté. Je veux que madame de Mirville
» m'estime; elle m'aimera après, si elle
» me juge digne de l'être. — Vous êtes
» un homme accompli. Vous l'êtes au
» point de dissiper cette timidité qui
» m'est naturelle, et inutile près de vous.
» Oui, mon ami, je vous aime, et je ne
» veux de sauve-garde que vous. Vous
» êtes un dieu tutélaire à qui j'ouvre
» mon cœur, à qui je confie ma fai-
» blesse, et qui me donnera la force d'y
» résister ».

Oh, il n'existait plus de Fanchette pour moi. L'échange de nos aveux venait de me lier irrévocablement. J'étais à elle, tout à elle. L'idée, la seule idée de partager mon cœur me paraissait un forfait. Je ne pouvais tomber à ses pieds. Je repris sa main, je la couvris de baisers. Elle me présenta la joue : « Em-

» brassez votre amie »..... Oh, oui, je l'embrassai, je l'embrassai encore si voluptueusement, si..... hé bien, ne voilà-t-il pas ce malheureux postillon qui se tourne, qui voit, qui sourit, qui..... J'avais une humeur, mais une humeur!.....

Rien ne lui échappait. « Remettez-vous, me dit-elle, et soyez sans in-» quiétude pour moi : quand le cœur » est pur, on ne redoute pas les té-» moins. Dans ce moment, un des plus » doux que j'aie passés de ma vie, je » paraîtrais devant Dieu sans remords » et sans crainte. Remettez-vous, vous » dis-je, et écoutez-moi.

» Mon ami, je me mariai à un âge où on ne soupçonne pas ce que c'est qu'un engagement. Monsieur de Mirville était jeune, beau, aimable..... » comme vous. Il me plut..... comme » vous me plaisez; il m'aimait autant » que vous peut-être, et je volai au-

» devant du joug que me présentaient
» mes parens. L'amour de mon époux
» s'affaiblit bientôt, et l'année n'était
» pas écoulée, qu'il me donnait publi-
» quement des rivales. Je descendis en
» moi-même; je m'interrogeai, et je ne
» trouvai pas de reproches à me faire.
» Tendresse, abandon, volupté, égards,
» prévenances, soins continus, je lui
» avais tout prodigué, et celles qu'il me
» préférait n'avaient pas même ces char-
» mes que vous voulez bien me recon-
» naître. Je conclus de mes observa-
» tions, qu'un homme doué d'une belle
» figure ne peut être constant, et vous
» êtes trop bien, mon ami. — Comment,
» ma Sophie, vous croyez..... — Je fais
» plus, je prévois. Quand je perdis M. de
» Mirville, je me promis de ne jamais
» m'attacher. Si je ne peux surmonter
» le penchant que vous m'inspirez, je
» veux au moins y mettre des bornes,
» et voici la résolution que j'ai prise à
votre

» votre égard. Vous serez toujours le
» plus cher, le plus précieux de mes
» amis. Préférence absolue, confiance
» sans réserve, caresses innocentes, que
» je serai toujours prête à recevoir, à
» accorder; cela me suffira, et doit vous
» suffire, si vous n'avez pas la manière
» d'aimer de M. de Mirville. — Quoi!
» madame, vous réduirez mon cœur.....
» — Il n'est que ce moyen pour que
» vous m'aimiez toujours. Promettez-
» moi, mon ami, de vous contenter
» d'une félicité imparfaite, mais du-
» rable ».

Un sot eût combattu son système, et cherché à l'en faire revenir. Je pensai, moi, qu'un caprice dure en proportion du plus ou du moins de bizarrerie, et celui-ci était si extraordinaire, qu'il ne me parut pas même inquiétant. J'avais obtenu l'aveu le plus clair, et je devais en attendre la suite naturelle de mes soins, du temps, et surtout

de ces caresses innocentes, qui mènent toujours une femme plus loin qu'elle ne veut. Un moment de délire, d'oubli, forcera tôt ou tard celle-ci à me suivre à l'autel, et si je l'aime constamment, uniquement, si je verse sur sa vie le bonheur dont elle embellira la mienne, quels reproches aura-t-elle à me faire?

Quelle horreur! à quoi pensé-je? Moi, concevoir, suivre, consommer un projet de séduction! jamais, jamais. Oui, je serai son ami, son ami le plus cher; ce titre glorieux me suffit, et je n'en solliciterai pas un autre, qu'elle ne m'accorderait qu'à regret.

Ma tête se monte à cette sublime idée. Abnégation de moi-même, renonciation à mes facultés physiques, je consens à tout, je promets tout avec une véhémence, une satisfaction qui enchantent mon amie; et lorsque ses lèvres purpurines m'accordaient le prix

du plus grand, du plus inconcevable sacrifice, pan..... une soupente casse, la voiture tombe sur un côté; Sophie a peur, je tremble pour elle. Les amans sont bien mal-adroits, ou bien heureux. Je ne sais comment les choses s'arrangèrent; mais en cherchant à nous entr'aider, ma bouche se trouve sur la sienne, et nos mains..... où elles ne devaient pas être..... Elle rougit; ses yeux se voilent; je ne calcule, je ne connais plus rien, et, sans la présence du postillon, le traité platonique que nous venions de jurer était formellement violé.

C'est sans doute un témoin bien incommode qu'un postillon : il en survint un autre que je redoutais bien davantage. Mademoiselle Fanchette, qui voit tout, qui est à tout ce qui a avec moi quelque rapport direct, mademoiselle Fanchette est sortie de la berline, je ne sais par où, elle court comme Ata-

lante, elle laisse Soulanges bien loin derrière elle. Encore des mains agissantes, qui ne sont pas douces comme celles de mon amie; mais Fanchette a une manière de vous regarder qui fait qu'on ne s'occupe pas de ses mains. Soulanges et elle nous tirèrent de notre boîte, et nous accablèrent de questions sur notre santé : jamais je ne m'étais si bien porté, aux écorchures près dont vous avez connaissance. Sophie était confuse, en dépit de son axiome : Quand le cœur est pur, on ne redoute personne. Elle prit mon bras, et me dit à l'oreille : « Plus de cette amitié-là, elle » est trop dangereuse. Nous ne nous » verrons désormais qu'en public ».

Pauvre Sophie! que de peines elle se donnait pour se conserver pure! autant au moins que j'en prenais pour me conduire en homme de bien. Mais opposer des réflexions, des raisonnemens à la jeunesse et à l'amour, c'est vouloir

élever un mur pour arrêter un torrent. Le moment n'était pas propre à ouvrir une discussion sur la métaphysique du cœur. Je ne lui répondis rien, je la mis dans la berline, et, sourd aux représentations, aux petits mots caressans, je montai un des chevaux qui tiraient notre triste calèche, et je laissai le postillon s'arranger comme il l'entendrait.

Le premier quart-d'heure fut dur à passer. Les excoriations s'étaient refroidies, et le frottement d'une mauvaise selle, et un trot, dur à faire cracher le sang, me causèrent d'abord des douleurs intolérables. Je devais faire des grimaces affreuses, et je n'en continuai pas moins ma route à bidet. Je ne voulais plus être martyr de deux femmes : mes forces ne suffisaient pas à ce que j'éprouvais près d'elles.

Je dépassai la berline, d'où on m'appela en vain. Je dépassai du Reynel, qui ne pouvait me prendre avec lui, parce

qu'à sa droite et à sa gauche il ne restait de place que pour son mouchoir et sa tabatière : je crois vous l'avoir dit.

Je demandai une voiture à la première poste; j'en demandai une à la poste suivante. Demander à vingt lieues de Paris autre chose que des chevaux de charrette, on ne vous entend pas plus que si vous parliez goth. Il fallut courir à cheval, et à chaque relais, deux postillons enlevaient ma selle et moi dessus, et nous juchaient sur un autre cheval, qui, pour être frais, n'en était pas plus doux.

Enfin je distingue un château, une ferme, des bois, des eaux. « Me voilà » sans doute à Ermeuil? — Non, mon- » sieur. Il vous reste encore quatre lieues » à faire. — J'en mourrai. — Oh, que » non. — Et puis, mourir de cela ou » d'autre chose, qu'importe, quand il » faut s'en aller? — Monsieur, voilà la » diligence d'Amiens là-bas, devant

» nous, au haut de la colline. — Passe-
» t-elle au château d'Ermeuil? — Oui,
» monsieur. — Ah, mon ami, mets-moi
» dans cette diligence. — Sur votre selle?
» — Butor! — C'est que vous ne pouvez
» quitter les étriers que pour vous met-
» tre au lit. Comment vous asseoir, dans
» l'état où vous êtes? — Tu as raison. —
» Ah, on vous couchera sur l'impériale.
» — Six francs pour boire, quand j'y
» serai ».

Je pousse mon malheureux bidet; nous joignons cette diligence, et à mesure que nous en approchons, je contemple cette impériale avec le ravissement d'un navigateur qui va toucher la terre, à laquelle il n'espérait plus aborder. Mon postillon négocie l'affaire avec le conducteur; il ne reste plus qu'une difficulté à surmonter : comment me perchera-t-on là-haut?

Nous croyons, nous autres gens d'un certain ton, que ceux qui n'ont pas lu

Voltaire, Buffon, Rousseau, ne sont que des bêtes, et moi qui les ai lus, je ne trouvais pas de moyen de mettre, en plain champ, sur une impériale, un homme qui ne peut s'aider d'aucun de ses membres. En revanche, je savais fort bien qu'il faut faire un menuisier de l'aîné d'une bonne maison; je connaissais le degré d'intelligence de l'éléphant; je possédais ma Henriade; mais à quoi tout cela m'eût-il servi, si j'eusse été à la place de Robinson?

Mon postillon et son camarade de la diligence, qui peut-être ne savent pas lire, mais qui se servent fort bien de leurs bras, m'enlèvent avec ma selle; le conducteur fait jouer sous moi le cric qui remédie en route aux accidens qu'il vaudrait mieux prévenir, et me voilà comme ce paysan, resté sur son bât, que soutiennent deux bâtons, pendant qu'on emmène son âne.

On me passe une sangle sous chaque

aisselle; on me tient d'aplomb du haut de la diligence, je monte doucement, commodément. Une troisième sangle supplée au défaut de longueur du cric; elle m'enlève sous les cuisses, et me voilà sur de la paille fraîche, mollement couché sur un côté, et regardant comme un bien inestimable cette impériale que j'aurais dédaignée le matin. Rien de tel que la misère, pour nous apprendre ce que valent un pain, un chou, un radis.

Cette grande opération avait demandé du temps, et mes camarades de l'intérieur ne compatissaient que très-faiblement aux peines d'un honnête homme, qui s'était mis le postérieur en lambeaux, pour conserver le peu de vertu qui lui reste. J'entendais des murmures sourds pendant qu'on dessanglait les chevaux, des plaintes positives, pendant qu'on me guindait, et plein de mes auteurs, je parodiai d'un ton énergique ce mot du célèbre Vautour : « Messieurs,

» quand on ne veut pas s'exposer aux
» retards de tout genre qu'éprouvent les
» voitures publiques, on a un carrosse à
» soi. Il a raison, dit l'un. Il a parbleu
» raison, dit l'autre; hé, oui, reprit une
» voix clairette; mais si j'avais prévu que
» cela dût être si long, j'aurais descendu
» mon petit chien. — Ah, madame, qu'a-
» t-il fait! Ma culotte de casimir noi-
» sette, que je n'ai pas mise dans mon
» porte-manteau, de peur de la chif-
» fonner..... — Ah, monsieur, que je
» vous demande de pardons! — Hé,
» madame, tous vos pardons me ren-
» dront-ils ma culotte »?

Pendant que le petit chien et la culotte de casimir font une révolution dans l'intérieur de la voiture, je jouis sur mon impériale de la plénitude du repos. J'en jouis au point de ne pas m'occuper de la manière dont on me descendra.

Oh, cela fut bien plus facile. La grande échelle double du jardin, la corde et la

poulie du puits, un lit de sangle, firent l'affaire. La poulie fut fixée au haut de l'échelle, le lit de sangle monté au niveau de l'impériale, votre serviteur placé dessus, descendu sur la pelouse, et enlevé par ces trois hommes comme un malade qu'on porte à l'Hôtel-Dieu.

Telle fut mon entrée au château d'Ermeuil. Elle n'annonçait pas un homme aimé, fêté des belles, et en vérité je n'en avais pas l'air. Ma culotte de peau et ma veste de nankin ne contribuaient pas à rendre mon extérieur plus recommandable. Aussi le concierge, qui ne m'avait jamais vu, trouva très-mauvais qu'on lui ait emprunté une échelle et des cordes pour un homme comme moi. Il ne voulait pas me recevoir. Je lui disais que je suis l'ami particulier de madame d'Ermeuil; il haussait les épaules, et ne me répondait rien. Il ne manquait plus, pour compléter les mille et une infortunes de ce voyage, que de

rester à la porte du château, étendu sur un lit de sangle, livré à la curiosité, et peut-être aux railleries des passans.

Cependant la résistance du concierge ne me faisait pas oublier ce que je devais à ceux qui m'avaient si adroitement monté et descendu. Je tirai ma bourse, et je les payai en grand seigneur. Ce procédé opéra un changement subit sur la physionomie de mon cerbère. Elle se dérida, elle s'épanouit, je vis mon homme sourire.

L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté,
Et tout devient affreux avec la pauvreté.

Ce que c'est qu'avoir lu! on se sert de l'esprit des autres, on cite à propos, on peut au besoin faire un journal; mais, je le répète, on ne sait pas mettre un paralytique sur une impériale.

CHAPITRE VIII.

La Sauce piquante.

Je n'avais pas de prétexte pour donner de l'argent au concierge : je ne voulais pas avoir l'air de payer son sourire, ni des services qu'il ne m'avait pas encore rendus. Je sentais cependant qu'un louis ou deux lui feraient grand plaisir, et que je me trouverais très-bien de les avoir donnés. Je ne savais comment m'y prendre, lorsqu'une petite fille de sept à huit ans, assez mal bâtie, assez laide, assez maussade, concilia mes scrupules et le goût dominant du papa. Elle vint me regarder d'un air bête, et elle me donna un coup de houssine sur les jambes. « Oh, l'aimable enfant, m'écriai-» je, qu'elle est espiègle! que cela an-» nonce d'esprit! Monsieur, voilà une

» petite demoiselle qui vous fera hon-
» neur un jour. Permettez-moi de lui
» offrir de quoi acheter une belle pou-
» pée ». Oh, dès ce moment, il n'y eut
plus de bornes à la considération, aux
égards, aux soins, aux prévenances. « Où
» sont-ils donc tous? Comment, ils ne
» savent pas encore qu'il vient d'arriver
» un bon monsieur qui s'écorche les
» fesses, et qui donne des poupées aux
» petites filles! Va donc, Javotte, va donc
» chercher ta mère, la fille de basse-cour,
» les jardiniers. Monsieur, un doigt de
» vin vous ferait peut-être plaisir. — Oui,
» monsieur, grand plaisir. — Mais com-
» ment vous laisser-vous sous ce péris-
» tyle? — Oh, je ne m'y trouve pas mal.
» — Mais le respect que je dois à mon-
» sieur..... — J'ai plus besoin de res-
» taurans que de respects. — Ah, j'en-
» tends. Si j'osais offrir à monsieur.....
» — Quoi? — Un bon morceau de pâté
» froid. — Osez, monsieur, osez. — Vous

» me permettez donc de vous quitter un
» moment? — Je vous en prie ».

Et voilà la grosse concierge, que l'aspect d'un couple de louis a rendue légère, qui accourt, et fait résonner le pavé sous ses jambes volumineuses. La voilà grondant, excitant sa fille de basse-cour et autres, qui n'ayant rien reçu, n'ont pas de motif de courir comme elle. En un instant, je suis entouré, fatigué, excédé de complaisances, de politesses qui ne menaient à rien. « Le vin,
» le pâté, leur criai-je. Me voilà, me voi-
» là, dit le concierge, qui n'avait pas
» voulu me servir sans avoir pris sa belle
» perruque, celle qu'il mettait pour chan-
» ter le dimanche au lutrin. — Comment,
» monsieur La Roche, monsieur se ra-
» fraîchirait sous ce péristyle! quelle
» idée aurait-il de nous? Javotte, va me
» chercher les clefs, que je couvre le
» meilleur lit, le lit de madame la com-
» tesse. — Un moment, madame La Ro-

» che, madame la comtesse me suit. —
» Elle arrive, monsieur! — Avec cinq ou
» six personnes. — Ah, que n'est-elle
» arrivée hier! avec quel plaisir nos
» paysans lui auraient planté des *mais!*
» — Elle a décidé que cette année le
» premier mai serait le deux. — Comme
» c'est ingénieux! — Ainsi vous lui plan-
» terez ce soir tout ce que vous voudrez;
» pour moi, je ne planterai rien. Hé,
» voyons donc ce vin, ce pâté. — Mais,
» monsieur, permettez qu'on vous mette
» chez vous. — Je veux boire et manger
» ici, à l'instant. — Allons, monsieur La
» Roche, servez, servez donc. Moi, je
» vais loger monsieur..... Ah!..... per-
» mettez que je vous..... que je vous
» fasse une question..... Je vous de-
» mande pardon, monsieur, mais je vous
» prie de me dire si vous êtes titré. —
» Hé, laissez-moi manger. — C'est qu'il
» y a ici, comme dans toutes les grandes
» maisons, une étiquette dont je ne peux

» m'écarter. Monsieur est-il qualifié? —
» Non. — Monsieur a sans doute une
» charge à la cour? — Non. — Monsieur
» est au service, peut-être? — Non, non.
» — Monsieur est au moins attaché à
» quelque cour souveraine? — Non, non,
» non, de par tous les diables, non. —
» N'importe, monsieur a les manières
» d'un prince, et il sera bien couché ».

J'étais toujours sur mon lit de sangle. J'avais sous le nez ma bouteille et mon pâté, que je travaillais sans relâche : de tous les cuisiniers, le meilleur est un bon appétit. Mais comme il y a un terme au plaisir comme à la peine, je m'arrêtai, et je permis à monsieur La Roche de me faire porter chez moi. On m'enlève de nouveau; on monte, on monte, je crus qu'on ne cesserait pas de monter. On m'installe enfin sous les combles, dans une petite chambre, assez mesquinement meublée, mais dont le lit paraissait arrangé par la bienveil-

lance même. Monsieur La Roche, en dépit de ma qualité de roturier, ne dédaigna pas de me servir de valet de chambre. Il fallut bien le laisser faire, quoiqu'il n'en finît pas, puisque je ne pouvais m'aider moi-même. Je me trouvai enfin dans un lit excellent, et je priai qu'on me laissât digérer en paix.

Digérer en paix! Hé, ne faut-il pas que je sois alternativement tourmenté de toutes les manières? A peine monsieur et madame La Roche venaient de sortir, qu'ils rentrèrent avec un homme d'assez piètre mine, qui, dans les intervalles de cinq à six révérences, débuta par m'apprendre qu'il était le médecin, le chirurgien et l'apothicaire du lieu. « Je vous en fais mon compliment, mon-
» sieur, mais je n'ai besoin de personne.
» — Pardonnez-moi, monsieur, et il est
» de mon devoir de vous rendre des
» soins. — Je n'en veux pas. — D'après
» les renseignemens que j'ai recueillis,

» vous êtes atteint d'une attaque de pa-
» ralysie, à moins cependant que ce ne
» soit d'une sciatique. — Ni l'une, ni
» l'autre, monsieur. Je suis atteint de
» deux écorchures au derrière, grandes
» chacune comme la forme de votre cha-
» peau. — Par conséquent, douleur dans
» tous les membres. — Oui, monsieur.
» — Insupportable dans la clavicule. —
» Et même dans les épaules. — Il doit
» en résulter un mouvement fébrile. —
» Non, monsieur. —Vous vous trompez,
» monsieur. Vous avez la fièvre. — Je
» vous dis, ventrebleu..... — Per-
» mettez que je vous tâte le pouls. — Hé,
» allez vous faire..... — Oh, oh, la
» fièvre doit être violente; il y a déjà
» transport au cerveau. Monsieur La
» Roche, il serait prudent de prendre
» des précautions. — Oh, les malheureux
» vont me lier. — Oui, monsieur, pour
» votre plus grand bien. — Il faut en
» finir; prenez mon pouls, prenez mon....

» prenez tout ce que vous voudrez. —
» Le pouls n'indique rien d'alarmant. —
» Je vous le disais bien. — Mais les bles-
» sures sont considérables, et il y a in-
» flammation. Monsieur a les fesses rou-
» ges, comme les joues de madame La
» Roche. Il y aura accès de fièvre cette
» nuit. — Hé bien, je boirai de l'eau. —
» Des crudités! Non, monsieur. Vous
» boirez une infusion de chiendent et de
» bourrache. Ce remède a la double ver-
» tu de rafraîchir et de pousser à la peau.
» — Avez-vous fini? — Je n'ai pas com-
» mencé. — Ah, mon Dieu! — Raison-
» nons maintenant sur la manière de
» traiter vos blessures. J'ai deux moyens
» curatifs. Le premier est par le cérat.
» Mais les corps graisseux cavent quel-
» quefois, et agissent toujours lentement.
» — Passons au second. — C'est tout sim-
» plement la sauce piquante, qui demain
» vos aura remis sur vos pieds. Vous
» voyez, monsieur, comme j'exerce mon

» ministère en homme désintéressé. —
» Appliquez donc votre sauce piquante.
» Aïe, aïe!..... Je n'y tiens pas.....
» C'est un supplice épouvantable.....
» Quel remède infernal m'ayez-vous
» mis là? — C'est un remède de bonne
» femme, un remède tout-à-fait inno-
» cent, du vinaigre, du sel et du poivre.
» — Que le diable te confonde, empi-
» rique effronté! — Comment, des in-
» jures!..... Comment, vous arrachez
» les compresses! Madame La Roche,
» prêtez-nous vos jarretières. Allons,
» ferme, monsieur La Roche, saisissons
» chacun une main, passons le nœud
» coulant..... Ah, ah, ah, j'en ai vu
» bien d'autres, et je vous guérirai mal-
» gré vous ».

La crainte d'une seconde application du remède de bonne femme rend quelque souplesse à mes membres engourdis. Je dégage mes mains, je me lève, je saute sur le balai de madame La

Roche, je tombe sur le concierge et sur le docteur. Le docteur tombe, le nez devant, dans la sauce piquante, et sent aux yeux la douleur qu'il m'a fait éprouver plus bas; le concierge tombe sur la croisée, sa tête passe à travers un carreau, il se taillade la figure; le sang l'aveugle, il n'y voit pas plus que le docteur. Tous deux, courant, trépignant par la chambre, se rencontrent, se heurtent estomac contre estomac, et tombent sur le derrière, à quatre pas l'un de l'autre. Madame La Roche s'empresse de relever son mari, et moi de sortir de cette chambre maudite. Ma culotte sous un bras, les draps de mon lit sous l'autre, et mon balai à la main, je traverse le champ de bataille, je sors, je ferme la porte à double tour; je laisse mes champions s'arranger comme ils le voudront, j'entre dans une autre chambre, je m'y enferme, je fais le lit tant bien que mal, je me mets dedans,

et je ferme les yeux en attendant le sommeil.

Je sentais son baume bienfaisant couler dans mon corps brisé, lorsque deux, dix, vingt, trente coups de fusil me rappelèrent à moi-même et à mes souffrances. J'imaginai qu'on m'avait dépeint aux paysans comme un enragé dont il fallait absolument se rendre maître, et qu'on cherchait à m'effrayer en déployant un appareil militaire. Déjà je croyais entendre un ou deux charpentiers, protégés par l'infanterie villageoise, mettre la hache dans ma porte. Je me voyais lié, garotté, sans défense. Je sentais par anticipation l'effet de la sauce diabolique. Le docteur, sourd à mes cris, insensible à ma douleur, riait d'un rire méchant, comme satan quand il a le bonheur de damner une ame. Ces idées me montèrent la tête de nouveau, et, appuyé sur mon balai, je fus ouvrir ma croisée, et voir si je ne

pourrais pas battre en retraite à la manière des chats. On ne pensait pas plus à moi qu'au Grand-Mogol. Je vis dans la cour les voitures de nos dames, les petites filles qui leur présentaient des bouquets, et les jeunes gens qui brûlaient leur poudre pour leur faire honneur. « Ah, dis-je, avec un soupir d'allégement, me voilà sauvé ».

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Irrésolutions, Combats, Faiblesse.

« Où est-il »? est le premier mot qui frappa mon oreille. « Qui? La Roche »? répondit la comtesse d'Ermeuil. « — Hé, » non, mon ami. — Baptiste, appelez » La Roche. Il est bien extraordinaire » qu'il ne soit pas à la tête de ces bons » villageois. — Laissons La Roche, ma- » dame la comtesse, et occupons-nous » de ce malheureux, qui ne peut se » soutenir. — Mais, ma chère amie, La » Roche seul peut nous en donner des » nouvelles. — Allons, Baptiste, cher- » chez donc La Roche, et ne perdez pas » un moment ». Je m'empresse, je m'élance vers ma porte. Je ne trouve plus la clef, que, dans le trouble inséparable d'une retraite précipitée, j'ai jetée je ne sais où.

La Roche, sa femme et le docteur enrageaient de ne s'être pas trouvés à l'arrivée de madame. La Roche était en possession de lui présenter la main à sa descente de voiture, et le docteur lui adressait un assez plat compliment, qui lui valait un dîner pour le lendemain. Ils frappaient, ils criaient, ils appelaient. Baptiste, guidé par ces vociférations, monte, ouvre la porte, et recule à l'aspect du docteur, qui lui présente des yeux rouges comme des écrevisses et gros comme le poing. Il reste stupéfait, en voyant La Roche balafré dans tous les sens, et sa chère épouse les mains ensanglantées. Il se remit un peu, lorsqu'il se fut assuré que ces messieurs étaient sans armes, et il tira bravement son couteau de chasse, afin de pouvoir parler et entendre en toute sécurité.

Il apprit qu'un fou, un forcené, un diable avait causé tout ce désordre, et

s'était enfui à la cave ou sur les toits. Il était indubitable qu'il s'était échappé de Charenton, où il fallait se hâter de le reconduire, si pourtant on pouvait se saisir de lui, ce qui paraissait très-difficile, car il frappait comme un sourd, et il était fort comme Samson, quoiqu'il eût les cheveux à la *Titus*.

Baptiste, qui ne comprend rien à ce galimatias, va rendre à sa maîtresse les contes qu'on lui a faits. On le presse de questions, auxquelles il lui est impossible de répondre. Sophie et madame d'Ermeuil, impatientes et impatientées, montent et furètent partout, chacune de leur côté. Fanchette courait en avant : une femme de chambre attentive vole pour épargner quelques pas à sa maîtresse; tel était le prétexte du moment, que j'appréciais à sa juste valeur. Elle ouvrait toutes les chambres; elle allait, elle revenait, elle m'appelait. Je ne répondais point : je ne vou-

lais pas que Fanchette pût m'adresser quatre mots en particulier.

Madame La Roche et ses deux chevaliers auraient été désespérés de paraître dans l'état où je les avais mis. Ils avaient pris un escalier dérobé, et étaient descendus à la conciergerie. Madame La Roche lavait son sein et ses vêtemens ensanglantés. Une terrine d'eau fraîche et l'éponge de l'écurie servaient alternativement aux deux blessés à calmer l'inflammation des parties malades.

Fanchette entre dans cette chambre, théâtre de mes brillans exploits. Les meubles sont renversés; le carreau est marqué de sang; la perruque des dimanches de La Roche est tombée dans la sauce piquante et a été foulée aux pieds; le fourreau du couteau de chasse de Baptiste s'est détaché au moment où il a tiré l'arme toujours vierge..... Fanchette s'écrie qu'on m'a assassiné. Elle montre mon sang, la gaîne du couteau

dont on s'est servi, la perruque d'un des assassins, que je lui ai arrachée en me défendant, et l'aimable fille fond en larmes.

Je les entends ces sanglots, ils vont jusqu'à mon cœur, ils le froissent. Je tremble que l'erreur de Fanchette se propage et soit fatale à deux personnes à-la-fois. J'ouvre ma porte, à-peu-près comme Alexandre dénoua le nœud gordien. A coups redoublés du manche de mon balai je fais sauter le panneau d'en-bas; je me traîne, je me présente; Sophie se précipite dans mes bras. A cet aspect, Fanchette s'évanouit.

« Tous ceux qui s'intéressent à vous » me sont chers, me dit madame de » Mirville. Cette fille a le cœur excel- » lent ». Elle me quitte, elle soulève la tête de celle..... elle lui fait respirer des sels, elle la rappelle à la vie. Je vois ses yeux se rouvrir, ses regards errer autour d'elle, me chercher, et le sou-

rire reparaître sur ses lèvres quand elle m'a retrouvé.

Oh, qu'il est doux d'être aimé ainsi!... Me voilà immobile, muet, entre deux femmes..... avec quelle vivacité j'eusse exprimé ma reconnaissance à Fanchette, si elle eût pu se contenter d'un sentiment si froid! mais pourquoi tous ces ménagemens pour Fanchette! Est-elle plus sensible que madame de Mirville? Madame de Mirville est plus calme, parce qu'elle jouit de la plénitude du bonheur auquel elle aspire; mais elle aime autant qu'il est possible d'aimer. Cependant Fanchette, qui souffre, qui souffre par moi, n'a-t-elle pas droit à des consolations? Je lui en dois, je ne peux me le dissimuler, et je suis perdu, si je lui parle..... Non, je ne lui parlerai pas, et qu'aurai-je à me reprocher? ai-je cherché à lui inspirer de l'amour? suis-je coupable de sa faiblesse?..... Sophie, toujours Sophie! je suis, je veux être

tout à elle..... insensé ! sais-tu bien même ce que tu veux !

La Roche, sa femme et le docteur parurent enfin. Ici on commença à s'expliquer, à s'entendre, et ce qui semblait, un instant avant, pouvoir fournir un nouvel article à l'auteur des Causes célèbres, ne fut plus qu'un incident comique pour l'auditoire, fâcheux pour le médecin et La Roche, et assez désagréable pour moi.

Ces deux pauvres diables s'attendaient à inspirer au moins de la pitié. Ils furent tancés pour m'avoir logé dans les combles. Ils objectèrent en vain que tout autre eût pu se méprendre comme eux à ma culotte de peau, à ma veste de nankin, et que mes réponses évasives aux questions de madame La Roche ne prévenaient pas en ma faveur. Leurs procédés furent blâmés avec aigreur. Seul je soutins qu'ils n'avaient pas tort; qu'il faut bien juger un in-

connu d'après son extérieur, et que tel cependant qui est couvert d'argent ou d'or pourrait bien n'être pas déplacé dans les combles.

Je fus conduit à un appartement complet. Là, passé, par M. Baptiste, dans du linge blanc et dans une belle robe de chambre, qui probablement avait appartenu au général d'Ermeuil, placé, un peu de côté, sur des coussins d'édredon, je reçus la visite, les complimens de condoléance, et les traits plaisans de nos compagnons de voyage; du Reynel ne me fit qu'une question : « Ce mal-là ôte-t-il l'appétit? — Je crois » au contraire qu'il en donne. — Vous » entendez, madame la comtesse. — Et » je comprends, mon cher du Reynel. » Descendez à l'office, et faites les dis- » positions du dîner ».

Il trouvait des jambes, quand il s'agissait de cuisine : il partit comme un trait. Madame d'Ermeuil proposa à mon

amie d'aller prendre l'air dans le parc. Sophie répondit qu'elle avait besoin de repos. Soulanges offrit son bras, cela était tout simple; il fut accepté, ce qui était tout simple encore.

Me voilà seul avec la plus aimante, la plus aimée des femmes. Elle tire un fauteuil près de l'ottomane sur laquelle je repose. Elle s'assied; elle me regarde d'un air si touchant, si doux, si expressif!..... C'est l'innocence qui caresse la rose, et qui ne soupçonne pas l'épine.

La rose! La comparaison n'annonce-t-elle pas de la fatuité?..... Hé, la robe de chambre du général ne me va pas mal; un peu de hâle a corrigé ce que le teint a d'efféminé; ma position n'est pas sans grâce, et une glace qui est là, vis-à-vis de moi, me dit que je suis fort bien.

Nous ne nous verrons plus qu'en public, avait dit madame de Mirville, lorsqu'on nous tira tous deux de notre calèche brisée. Mais alors j'étais encore

agile, agissant. Je ne peux maintenant remuer aucun de mes membres, ce qui est très-malheureux pour moi, et très-rassurant pour elle. Pleine de confiance, elle me fait lire dans son cœur, et je lui ouvre le mien..... quelque petite chose exceptée. Cette petite chose-là, je l'oublie auprès d'elle. Tout entier au plaisir de la regarder, de l'entendre, de lui répondre, je lui parle de cette langue douce, naïve, brûlante, qu'on n'apprend pas, que l'amour inspire, et qui a tant de puissance sur celle qui nous aime. Penchée sur moi, rouge de tendresse et de pudeur, elle approche sa bouche de la mienne; elle semble craindre de perdre un mot, une inflexion. Oh, combien elle est belle, séduisante, voluptueuse même! Combien ses caresses *innocentes* ajoutent à mon délire, à mon ivresse! avec quel feu je peins ce que je sens si bien!..... Faudra-t-il toujours se borner à peindre!

Je comptais au moins être heureux à la manière de madame de Mirville, pendant quelques heures encore. Mais rien va-t-il jamais au gré de mes désirs? La porte s'ouvre; elle se lève précipitamment, court à la cheminée chercher..... ce qu'elle sait bien n'y avoir pas mis. Elle ouvre une croisée; elle chante d'une voix tremblotante, elle joue avec ses cheveux d'une main mal assurée. Elle ne sait où elle en est..... ni moi non plus. Qui croyez-vous qui vienne d'entrer?..... Hé, parbleu, c'est mademoiselle Fanchette.

Avant de sortir, madame la comtesse lui a indiqué une armoire de garde-robe. Fanchette s'entend à arranger une robe, à-peu-près comme moi. N'importe, elle a pris dans cette armoire ce qui lui est tombé sous la main. Elle vient demander des conseils à madame de Mirville; elle s'assied, sans qu'on le lui permette; elle s'assied

près de la femme charmante, plus près encore de l'ottomane. Quelle est donc cette fureur de m'obséder ainsi!..... Je la battrais, si je suivais mon premier mouvement..... Tu la battrais, ingrat! elle t'aime aussi cette Fanchette..... et elle est si jolie!

Me voilà embarrassé, muet pour la seconde fois. Parler amour à Sophie, c'est affliger Fanchette, et que pensera Sophie, si le silence succède à ces épanchemens si vifs, si variés, si entraînans? elle pensera..... elle pensera que je sacrifie aux convenances, et elle m'en estimera davantage.

Fripon, tu capitules sans cesse avec ta conscience, avec ton cœur! Mais dites-moi donc, monsieur le rigoriste, ce que je dois faire, ce que vous feriez à ma place.

Mais ne peut-on parler qu'amour dans ce monde? La petite fille qui redoute l'œil vigilant de sa mère; la jeune

femme, qui soupçonne qu'il peut exister quelque chose de mieux qu'un vieux mari qui l'obsède, et qui épie jusqu'à la pensée, n'ont-elles pas l'esprit du moment? n'apprennent-elles pas à parler avec facilité et même avec grâce de choses tout-à-fait indifférentes? Seras-tu moins rusé, et moins adroit qu'elles? N'y a-t-il pas des spectacles à Paris et des présentations à la cour, des charades dans les journaux, une mode nouvelle, et puis la pluie, et puis le beau temps..... Dissimuler! Oh, que c'est vilain!..... Mais peut-on toujours dire tout ce qu'on pense, avouer tout ce qu'on fait? Que celui-là me jette *la première pierre* qui n'a jamais menti aux autres ni à lui-même.

S'autoriser de l'exemple d'autrui! Quel aveuglement, ou quelle immoralité! C'est pourtant ainsi qu'on devient faible, vicieux ensuite, criminel peut-être..... Ah, mon Dieu, mon Dieu!.....

Ma foi, puisqu'il faut dissimuler un moment, je veux qu'au moins ma dissimulation soit utile : je vais faire un discours sur nos devoirs publics et privés. Il me servira à moi et aux autres. Je n'ai jamais improvisé : qu'importe? Sophie et Fanchette me trouveront plus éloquent que Bourdaloue. La première se croira au sermon, où elle dort comme tant d'autres; la seconde saisira les applications que je ne manquerai pas de lui adresser. Je commence.

Je commençai en effet, et je disais de très-bonnes choses, dans un style assez décousu, lorsque la cloche de l'église réveilla ma belle amie, qui avait commencé par admirer, et qui s'était assoupie par la force de l'habitude. Elle étendit les bras, se frotta les yeux, s'approcha de mon oreille et me dit : « Je vais demander pardon à Dieu des » folies que nous avons dites et faites. » — Quoi, enveloppée dans les draps

» de l'auberge de Chantilly? — Je vais
» prendre une robe de madame d'Er-
» meuil. — Elle vous ira comme un sac.
» — Pardonnez-moi, monsieur, reprend
» Fanchette, qui n'a pas perdu un mot,
» je crois que celle-ci conviendra. —
» Fanchette, passez avec moi dans ce
» cabinet ».

Au moins elles s'en vont toutes les deux; je puis respirer un moment..... oui, un moment, vous verrez que Fanchette reviendra..... si elle revient, je me fâche sérieusement.

Hé bien, la voilà qui rentre!..... Ah, Sophie est avec elle. « Fanchette, de-
» mandez à La Roche une Journée du
» Chrétien et un carreau. — J'y cours,
» madame. — Ma bonne amie? — Mon
» ange? — Fanchette vous suivra avec
» le livre et le coussin. — Ce n'est pas
» l'usage, mon ami. Baptiste..... — Non,
» Fanchette. J'ai besoin de repos, et je
» reposerai pendant que vous appelle-

» rez sur nous les bénédictions célestes.
» — Fanchette, soit.

» Partons, ma petite, le second coup
» est sonné. — Madame veut que je
» l'accompagne ! hé, qui aura soin de
» monsieur? — Mon ami, elle a rai-
» son. — Mademoiselle, je n'ai besoin
» de rien. — Et cette robe, que ma-
» dame a eu la bonté de bâtir, qui la
» finira? — Mon ami, elle a raison.
» — Oh, qu'importe à notre comtesse
» que votre robe soit prête un peu plus
» tôt, ou un peu plus tard? — Mon ami,
» la comtesse est très-vive; elle veut
» être servie à la minute, et Fanchette
» a besoin de se mettre bien dans son
» esprit. Ma petite, appelez Baptiste.
» — Au moins, mademoiselle Fanchette
» ira finir ailleurs la robe qu'elle a com-
» mencée, et..... ». Fanchette est déjà
bien loin, et ne m'a peut-être pas en-
tendu.

Sophie est sortie, elle a tiré ma porte

après elle; me voilà seul, absolument seul..... Oh, oui, Fanchette m'a entendu, puisqu'elle ne revient pas. Elle est piquée, sans doute..... Tant mieux, j'en suis bien aise. Pourquoi m'aime-t-elle sans mon aveu, malgré moi?..... Hé suis-je maître de la regarder sans émotion, sans un frémissement..... Et puis est-ce un si grand malheur d'être aimé d'une jolie fille?..... Elle ne vient pas! elle est pourtant la maîtresse de rentrer : son ouvrage, qui reste là, est un motif..... Ah, Fanchette pense comme moi. Elle combat une inclination qui ne peut lui causer que des chagrins. Elle fait bien, Fanchette. Elle devient raisonnable, et je lui en sais très-bon gré.

Je crois que je terminai cette espèce de monologue avec le ton du dépit. Certain mouvement d'impatience..... Quelle injustice! En vouloir à quelqu'un qui fait ce que nous désirons! ce qu'au

moins nous paraissons désirer! oh, mon pauvre cœur, mon pauvre cœur! Je me tournai du côté de la cloison, et je cherchai à m'endormir. Dormir! le moment était bien choisi.

J'entends marcher derrière moi, bien lentement, bien doucement, on touche à peine le parquet..... Mais on n'a pas ouvert ma porte. Par où est-elle entrée? Il y a sans doute un escalier qui donne dans le cabinet où elle a habillé madame de Mirville..... De quoi m'occupé-je là? je conserverai ma position; j'aurai l'air de reposer; elle craindra de me réveiller, et quand on ne se voit pas, qu'on ne se parle pas, il me semble qu'il n'y a aucun danger.

Oh, oui, c'est elle! J'ai surpris un, deux soupirs qu'elle voulait arrêter. Pauvre petite!..... Ah, mon Dieu, l'exclamation m'est échappée; je l'ai prononcée à haute voix; elle l'a entendue, appréciée. Elle croit probablement qu'un

songe m'occupe d'elle. Elle a saisi ma main; elle l'a couverte de baisers. N'importe, je suis immobile, je fais toujours semblant de dormir. Oh, que cela est beau!

Je portais au doigt un simple anneau. « Si je l'avais, disait-elle à demi-voix, je » le garderais toute ma vie ». Elle caressait l'anneau; elle le baisait, elle le baisait encore. Je retirai ma main de façon à le laisser dans la sienne. Je ne saurais me reprocher cela. Qu'est-ce qu'un anneau? Il n'a de valeur que par le prix qu'on y attache. Moi, je n'y en mettais aucun.

« Oh! comme il me va, disait-elle! Mais » je ne peux le garder. S'il me l'avait » offert, il serait pour moi d'un prix » inestimable. Mais le dérober pendant » son sommeil! Non, non, cela ne se fait » pas. Quittons-le, et qu'à son réveil il » ne soupçonne pas qu'il a brillé un mo- » ment au doigt de Fanchette ».

Elle s'incline pour reprendre cette main, que j'ai portée contre la cloison : l'anneau est donné, je ne veux pas le reprendre. Elle le pose en soupirant près de cette main que je m'obstine à tenir fermée. Elle se relève, et ses lèvres effleurent mon front. Je m'opiniâtre à vouloir dormir. Elle me croit enseveli dans un profond sommeil. Sa bouche, errante, vagabonde, se fixe sur la mienne. « Jamais, dit-elle, il ne recevra de baisers » donnés avec autant d'amour ».

Elle s'enhardissait, les baisers se succédaient avec rapidité. Les vives émotions que je venais d'éprouver auprès de Sophie, se reproduisaient avec une force inexprimable. Des caresses de feu ajoutaient sans relâche au trouble, au délire que déjà il n'était plus en mon pouvoir de maîtriser. Le moyen de feindre plus long-temps de dormir! un ange l'eût essayé, peut-être : il ne me restait pas même la volonté de combattre. Je me

tourne vers elle; j'enlace son corps de mes bras; je l'attire sur mon cœur, je l'y presse, je l'y fixe..... J'allais..... Je le voulais..... Ma diable de chemise se détache, s'arrache, vous savez d'où. Une douleur aiguë me rend à moi-même, et fait fuir la volupté. Voyez pourtant à quoi tient notre vertu!

Fanchette, interdite, se relève. Elle est debout, à côté de moi. Ses yeux se fixent sur les miens : timides, incertains, ils cherchent à lire ce qui se passe dans mon ame. Que pouvais-je lui dire? N'avais-je point partagé ses transports? Je tenais encore sa main; j'y passai l'anneau qu'elle avait tant désiré. «Qu'il » soit le gage de ma sincère amitié. — » Ah, monsieur, ce n'est point l'amitié » qui le reçoit. — Tout autre sentiment » nous est interdit. — Il faut donc être » une grande dame pour oser avoir un » cœur? — Il faut au moins en régler » les mouvemens. — Êtes-vous tou-

» jours maître du vôtre? — Je fais tout
» pour cela. — Moi, je ne vis que pour
» aimer. — Fanchette, ces conversa-
» tions-là sont bien dangereuses. —
» Que craignez-vous, monsieur? J'aurai
» toujours la force de vous ramener
» aux convenances, si vous pouviez les
» oublier; je le jure par cet anneau,
» par mon amour. — Hé, n'as-tu pas
» assez de ta jeunesse, de ta figure?
» As-tu besoin d'y joindre le charme
» de la délicatesse? Ai-je à redouter
» près de toi tous les genres de séduc-
» tion? — Je n'en connais aucun. —
» Tu sais plaire. cruelle. — Ah, mon-
» sieur, qu'avez-vous dit?..... Se peut-
» il »?..... Elle veut que je répète, et elle m'ôte de nouveau la liberté de lui parler. Elle excite, elle rallume un feu dévorant. Je brûle, je me consume; ma tête se perd pour la centième fois.

Cependant je fais un dernier effort. Je cherche à reproduire cette douleur

salutaire qui ramène la raison. Je m'agite en tous les sens, je la provoque en vain : je ne trouve que Fanchette et l'amour.

C'en était fait, si des éclats bruyans ne nous eussent rendus à nous-mêmes. Fanchette courut à son ouvrage, rouge comme le désir, belle comme la volupté.

CHAPITRE X.

Tout ce qui brille n'est pas or.

C'ÉTAIENT mesdames d'Allival et de Valport, que m'amenait le gros du Reynel. Elles entrent, suivies des deux hommes avec qui je les ai trouvées à certaine maison de poste..... ils ont l'air interdits; ils regardent tout avec étonnement. Ah, peut-être ont-ils cru, en rencontrant deux femmes enveloppées dans des draps et des serviettes, avoir affaire à deux folles; il y a bien quelque chose de cela, et à deux folles avec qui on peut tout se permettre, ce qui est vrai encore, et ce que semble démentir la somptuosité qui nous environne. Ces messieurs ressemblent peut-être à ce bon paysan, qui demandait avec naïveté si une princesse a des organes comme sa femme;

et

et vous remarquerez que le mot *organe* n'est point celui qu'il employa. Au reste, nous saurons qui sont ces messieurs.

Il fallut commencer par essuyer une mercuriale, que m'adressèrent très-sérieusement ces dames sur l'incivilité avec laquelle je les avais abordées, dans cette auberge, sur le peu d'attentions que je leur avais accordé, sur la brusquerie avec laquelle je les avais quittées. Je me gardai bien de communiquer mes motifs, et je passai condamnation sur tous les points : c'est un moyen sûr d'abréger. Je sollicitai un pardon qui me fut aisément accordé; les bonnes femmes! et je regardai leurs nouveaux compagnons de voyage de cet air qui équivaut à une interrogation. « Le ha-» sard nous a bien servies, dit madame » de Valport ». Dans les circonstances difficiles c'est toujours elle qui porte la parole, pour elle et la compagne de ses *distractions*. « Je conçois, mesdames,

» répondis-je, combien il peut être
» agréable de rencontrer ces messieurs.
» — Indépendamment de leurs qualités
» personnelles, ils ont près de nous des
» titres qui leur assurent de la part de
» madame d'Ermeuil la plus amicale ré-
» ception. L'un est mon beau-frère,
» l'autre est le cousin-germain de ma-
» dame d'Allival ». Et moi d'examiner les deux parens jusqu'au fond de l'âme, en leur adressant une profonde inclination.

Je vis de l'embarras, beaucoup d'embarras dans le maintien de ces messieurs, et dans la manière dont ils répondirent à quelques mots polis, qu'on donne à l'usage, et qui par cela même ne signifient rien.

Du Reynel aimait à jouir par anticipation, et cette jouissance-là était pour lui à l'office et lieux circonvoisins. S'il fût resté, je me serais défié de lui : je le savais causeur, comme tous les gens

sans passion, qui n'ont rien à dissimuler, rien à prévoir, et qui ne se donnent pas même la peine de réfléchir. En son absence, je ne voyais pas d'inconvénient à m'amuser du beau-frère, du cousin, et de leurs dignes parentes, qui, en arrivant, avaient joué avec moi les grands airs, sans doute pour je ne soupçonnasse pas le plaisir que je leur avais fait, en les laissant libres d'arranger cette troisième partie : je suis si borné !

Je connaissais assez superficiellement les deux dames, et rien du tout de leur parenté. Il ne m'était donc pas possible de faire une question fondée; mais répondre affirmativement sur un être idéal, n'est-ce pas se démasquer tout-à-fait? Je débutai par demander au beau-frère des nouvelles de son oncle le président. Il me répondit qu'il se portait à merveilles. Je demandai au cousin si madame son épouse était tout-à-fait rétablie des suites de l'opération césa-

rienne. Il me dit, d'un petit ton assez intéressant, qu'elle était encore languissante. Je regardai ces dames : elles étaient rouges, non de celui qui sied si bien à Fanchette, elles étaient rouges de colère; elles se mordaient les lèvres; elles m'auraient arraché les yeux..... si j'avais voulu le permettre.

Je parlai ensuite d'un interminable procès, d'un duel au bois de Boulogne, d'un poëme épique, intitulé le *Menteur*, composé par M. d'Allival, par M. d'Allival, qui n'est qu'un seigneur de paroisse, et dont, selon moi, on faisait l'éloge dans tous les cercles de Paris. Le beau-frère et le cousin répondaient à tout, comme des gens qui ont vu et entendu. Le cousin cependant avoua avec franchise qu'il ne connaissait que le titre du poëme. Aussitôt je lui citai trente à quarante vers de la Henriade, que j'assurai être les plus marquans de l'ouvrage; mon homme s'écria qu'il était

loin de croire un tel génie à son cousin, et qu'il ne manquerait pas de se procurer le poëme à son retour à Paris. Pour entretenir d'aussi favorables dispositions, j'entrepris de lui faire un extrait verbal du *Menteur*.

« Un aventurier s'est donné pour un » prince étranger. Il s'est introduit chez » un grand seigneur, à l'aide d'une fem- » me qui ment aussi facilement qu'elle » parle. L'intrigue se consolide chez le » grand seigneur. La femme, qui n'aime » pas l'aventurier, couche avec lui pour » faire quelque chose, ou peut-être par » *distraction*. Un commensal du château » découvre tout sans peine, et même » sans finesse. Il avertit le grand sei- » gneur, qui fait chasser le prince étran- » ger par ses valets.

» Vous voyez, messieurs, qu'il y a » ici tout ce qui constitue une action » dramatique : supposition de person- » nages, *quiproquo*, en conséquence, un

» semblant d'amour, une reconnaissance
» et un dénouement imprévu ».

Il fallait voir ces dames! elles ne tenaient plus sur leurs siéges; elles ne savaient où mettre leurs mains, que faire de leurs figures. Les hommes, de très-bonne foi sur tout ce que je leur disais, n'étaient occupés qu'à soutenir un personnage qui devenait plus embarrassant à chaque minute.

J'avais détruit toute apparence de parenté, et ces deux hommes étaient évidemment deux sots; mais qu'étaient-ils d'ailleurs? C'est ce que je grillais de savoir, et ce que peut-être ces dames ne savaient pas plus que moi. Il serait bien plaisant que j'eusse peint tout le monde dans mon extrait sommaire du poëme du cousin d'Allival!

M. Baptiste donna un peu de relâche à mes victimes. Il venait dire à Soulanges que l'exprès qu'il avait demandé était parti pour Paris. Il était chargé,

pour une amie de la comtesse, d'une lettre, par laquelle on la priait de remplacer sans délai les deux demoiselles qui vont en Espagne soigner les valises exiguës de deux sous-lieutenans de hussards.

Baptiste n'a donc pas porté le livre et le coussin de madame de Mirville? Vous verrez qu'il en aura chargé son camarade, uniquement pour épier l'instant où Fanchette sortirait de ma chambre. Ce Baptiste me déplaît. Il ne peut rencontrer Fanchette sans lui adresser de ces œillades..... et il trouve toujours quelque moyen de la rencontrer!..... Si Fanchette n'adopte pas les vues que j'ai sur elle, j'enlèverai Baptiste de cette maison, je le prendrai à mon service, et je réglerai l'emploi de son temps de manière que le drôle ne puisse disposer d'une heure.

Fanchette s'aperçut que j'étais livré à des idées peu agréables. Elle me pré-

senta un verre de limonade, et pendant que je le prenais : « Qu'avez-vous, » monsieur? — Rien, Fanchette. — Vous » paraissez préoccupé. — Non, Fanchette. » — Vous ai-je déplu, monsieur? — Hé, » non, c'est cet animal..... — Il me dé» plaît plus qu'à vous. — Vraiment, » Fanchette? — Il n'est qu'un homme » pour celle qui aime bien. — Que de» viennent les autres? — Importuns ou » indifférens ».

Mais je ne m'aperçois pas que cette Fanchette prend sur moi un ascendant réel, que j'ai la faiblesse de lui marquer de la jalousie..... qu'en pensera-t-elle? Qu'on n'est pas jaloux sans amour..... Et cet amour-là, ne le lui ai-je pas à-peu-près déclaré?..... Que fera-t-elle de cet aveu? Elle m'obsèdera, me subjuguera, me réduira..... Je lui échapperai; je partirai demain; oui, demain à la pointe du jour. Je veux être sage, je veux être tout à Sophie..... pauvre Sophie!

Très-heureusement ces dames n'avaient pu ni entendre notre conversation, ni observer le trouble nouveau qui m'avait agité. Elles avaient saisi le moment où je causais avec Fanchette, pour tirer dans l'embrasure d'une croisée les parens de *rencontre*, auxquels, sans doute, elles faisaient une nouvelle leçon.

Les portes s'ouvrent tout-à-coup..... c'est madame de Mirville et le curé du village, madame d'Ermeuil et Soulanges; c'est du Reynel qui crie qu'on ne se promène pas, qu'on ne va pas à l'église à l'heure du dîner. Le curé fronce un peu le sourcil, et ne dit mot, parce qu'il est d'usage qu'un curé de campagne n'ait pas d'avis à lui, quand il est chez son seigneur. Il se place à côté du petit propriétaire voisin, qu'on admet les jours de grande fête, ou d'ouverture de chasse. Ils parlent peu, parce qu'ils ont bon appétit, et quand ils

senta un verre de limonad répondent dant que je le prenais : « les interroge- » monsieur? — Rien, F ours accompagné » paraissez préoccur ation et d'un sourir » — Vous ai-je d vous remercie de vou- » non, c'est c je » plaît plu vous apercevoir que je suis là. » Fanch dames d'Allival et de Valport » por pris chacune la main de leurs » v parens et s'avançaient pour les présen- ter à madame d'Ermeuil. J'étais impa- tient de savoir si elles auraient le cou- rage de répéter la ridicule histoire qu'elles m'avaient contée, ou l'impu- dence d'en faire une autre devant moi. Soulanges, en les humiliant plus que jamais à mes yeux, arrangea tout, sans se douter de rien. « Parbleu, s'écria-t-il, » avant qu'elles aient eu le temps de » proférer une syllabe, on a raison de » dire que les femmes ont toujours l'es- » prit du moment. Il n'était pas possi- » ble, dans la circonstance actuelle, de » faire une plus heureuse rencontre, et

nous devons des remercîmens à ces dames, qui ont eu l'adresse de nous mener deux hommes, qu'on n'a pas quand on veut, même en les payant bien cher ».

Vous présumez qu'à ces derniers mots la cousine et la belle-sœur quittèrent les mains de leurs chers parens : une femme d'un certain état ne peut descendre, *en public*, jusqu'à l'homme qu'on paie, n'importe comment et pourquoi.

« Vous êtes, poursuivit Soulanges, sans » couturière et sans femme de chambre. » Celui-ci est le tailleur de la duchesse » d'Égreville, qui donne le ton à la cour; » celui-là est le premier coiffeur de l'Eu- » rope. Allez, messieurs, allez vous re- » poser à l'office, et après le dîner, on » utilisera vos talens ».

Les deux femmes me regardèrent d'un air si humble, si suppliant, que la pitié succéda à une envie de rire immodérée.

Cependant je crus devoir profiter de cet incident pour exécuter un dessein conçu de la veille, et auquel on ne devait pas opposer de résistance. Un clin-d'œil, presqu'imperceptible, fut saisi par madame de Valport, qui s'approcha de moi, pendant que Soulanges faisait un long et pompeux éloge du perruquier et du tailleur, qui sortirent à reculons, le nez incliné vers la terre. Cet acte d'humilité était plutôt l'effet de l'embarras que d'une véritable modestie, car rien n'est plus sottement orgueilleux que ces gens dont Paris abonde, qui ne sont d'aucune utilité, et qui vivent sous différentes dénominations aux dépens des pères, des maris et des femmelettes à qui ils ont persuadé qu'ils sont des personnages.

« Le monde est indulgent, dis-je à » madame de Valport, et ferme les yeux » sur une faiblesse que couvre le voile » de la décence. Il juge rigoureusement

» les femmes qui affectent le mépris des
» mœurs, et la sévérité s'étend jusque
» sur celles qui les fréquentent. Je n'a-
» buserai pas de la position où vous
» vous êtes mise; mais j'espère que vous
» vous ferez justice. Vous sentez qu'il
» n'est pas convenable que vous restiez
» ici plus long-temps. Trouvez un pré-
» texte pour partir demain matin, et.....
» —Mais, monsieur.... —Mais, madame,
» c'est le seul moyen de m'engager au
» silence, et réfléchissez que si je parle,
» vous partirez également à la suite d'un
» affront, que je veux vous épargner.
» — Comment, parce que nous avons
» voulu vous mystifier un moment, vous
» tirez des conséquences..... — La nuit
» dernière, vous avez aussi *mystifié* Pré-
» val et Mautort : j'ai vu et entendu
» comme eux, et décidément j'exige que
» vous établissiez ailleurs le théâtre de
» vos *mystifications*. Si dans une heure
» vous n'avez pas pris votre parti, j'é-

» clate devant tout le monde, et je ne
» crains pas que vous me démentiez :
» j'ai des témoins irrécusables. Je suis
» d'ailleurs de ces hommes qu'on croit
» sur leur parole ».

Elle s'éloigna, sans ajouter un mot. Sophie s'approcha à son tour. Trop pure pour rien soupçonner, elle me demanda de quoi je parlais à madame de Valport. Je pensai que le danger est souvent dans l'imprévoyance, et que dans ce siècle-ci, l'innocence a besoin d'être éclairée, dussent les lumières la dépouiller d'une partie de sa candeur. Je lui dis ce que je savais, et tel était son éloignement à croire ce dont elle était incapable, qu'elle me fit répéter. Je lui demandai le secret; elle me le promit; mais elle ajouta qu'aucune considération ne la déterminerait à parler désormais à ces femmes, ni même à les approcher. Je souris avec tendresse à l'expression de ces sentimens, qui ne sont pas com-

muns aujourd'hui, et qu'il est si doux de trouver dans celle en qui on a placé ses plus chères espérances.

Il me semble que je m'exprime froidement. Madame de Mirville n'occuperait-elle plus la première place dans mon cœur?..... Elle lui appartient..... Elle la conservera toujours..... C'est que cette Fanchette..... Oh, comme elle me regarde! il faut la fuir, il le faut absolument.

CHAPITRE XI.

Encore une nuit épouvantable.

« Que faites-vous ici? n'avez-vous pas » entendu la cloche? Descendez, des- » cendez donc. Il est cruel pour moi de » voir refroidir le plus joli dîner ». Il est clair que c'est du Reynel qui parle. « Aimable comtesse, faites-moi servir » ici : je tiendrai compagnie à mon ami ». Vous devinez que ce désir, si flatteur pour moi, est exprimé par ma charmante Sophie. « Descendez, madame, » je veillerai à ce que monsieur ne man- » que de rien ». Sans doute vous reconnaissez Fanchette.

Sophie insista. La position où se trouvait Fanchette lui imposait l'obligation de céder. Mais il fallait quelqu'un pour nous servir, et rien ne la forçait de renoncer à cette satisfaction. Elle était

toujours là. Toujours attentive, elle prévoyait, elle devinait tout, et la moindre chose était faite avec une aisance, une prestesse, une grâce !.... Oh, comme l'amour sert, quand il veut s'en donner la peine !

Je ne pouvais rien dire de particulier à Sophie : je lui parlai raison, et la sienne m'étonna. Un sens droit, un jugement sain, des connaissances sans prétention ajoutèrent la considération aux sentimens qu'elle m'inspirait déjà. Oh ! pensé-je, quelle somme de bonheur une telle épouse répandrait sur ma vie !

Fanchette écoute attentivement. Sans doute, elle n'a pas rassemblé encore un grand nombre d'idées, et cependant elle paraît entendre. Aurait-elle aussi de l'esprit? Hé, pourquoi n'en aurait-elle pas cette pauvre Fanchette, par la raison même que tant de grands seigneurs n'en ont point?

Ces réflexions m'occupaient malgré

moi. J'étais distrait, je n'entendais plus ce que me disait madame de Mirville. Je ne sais ce que je lui répondais.....
« A-t-on jamais vu pareille extrava-
» gance, s'écria madame d'Ermeuil, en
» remontant fort à propos? Elle est
» inexplicable, répondait Soulanges. Et
» ne donner que les prétextes les plus
» frivoles, ajoutait la comtesse. Ces
» femmes-là ne font rien comme per-
» sonne, répliquait Soulanges. Ma foi,
» madame, poursuivit du Reynel, vo-
» tre terre, pour être charmante, n'est
» pas la terre promise, et nous ne se-
» rons pas plus mal servis, parce que
» vous aurez deux convives de moins ».
Je compris que la cousine et la belle-sœur s'étaient exécutées, et je ne daignai pas même demander comment elles avaient coloré ce brusque départ.

Encore Baptiste! Oh, le vilain homme! qu'a-t-il imaginé de nouveau qui l'autorise à entrer où est Fanchette?

« Madame la comtesse ne doit plus » compter sur le tailleur et le perru- » quier. — Comment cela, Baptiste ? » — Ils prétendent avoir des affaires » pressantes à Paris..... ». Ils *prétendent* ! Le drôle est-il fin ? « Ils ont envoyé » chercher des chevaux, et sont partis » avec ces dames. Mon ami, vous les » avez bien jugées, me dit tout bas la » femme charmante ».

Il y a dans toutes les affaires un bon et un mauvais côté. On perdait à la vérité deux hommes du *premier mérite ;* mais il n'y a plus qu'une robe à faire ; madame de Mirville n'est pas exigeante, et Fanchette a tant de zèle ! elle reprend son ouvrage et sa place, en me regardant en-dessous d'un air qui veut dire : Je me trouve si bien ici !

M. Baptiste arrange une table de boston. Il va, vient, tourne, retourne. Il a un œil à ses jetons, et l'autre se porte à la dérobée sur Fanchette.....

voyez si ce faquin finira..... ah, le voilà pourtant sorti.

Au fond, je ne vois pas de quoi je m'inquiéterais : Fanchette n'est plus cette petite fille d'auberge qu'on pouvait impunément poursuivre de la cave au grenier. C'est la femme de chambre de madame, qu'on doit respecter en elle, et qui sans doute la fait coucher à portée de son appartement.

Mais pourquoi tous ces calculs? N'ai-je pas un moyen sûr de me défaire de ce Baptiste? Il suffit, pour cela, de raconter à madame d'Ermeuil la scène de nuit qui s'est passée à l'Aigle impérial..... Oh, le trait serait noir! je rougis d'en avoir eu l'idée. Haïr, persécuter un homme, parce qu'il a des yeux et un cœur! non, non, je ne hais, je ne haïrai jamais personne.

C'est un jeu bien heureusement imaginé que le boston. Il tire les êtres les plus froids de leur apathie ordinaire.

Il remue les humeurs pendant deux heures au moins. La simple, la douce Sophie se fâchait, comme une autre, contre la comtesse, Soulanges et du Reynel. Fatigué d'entendre discuter sans cesse sur un petit morceau de carton, barbouillé de rouge ou de noir, je pris le parti de dormir; c'est ce qu'on a de mieux à faire quand on est obligé de se taire, et qu'on veut échapper à ses propres pensées.

Il était assez tard quand je me réveillai. Les *bostoniens* avaient quitté ma chambre..... Fanchette aussi était sortie. Où peut-elle être allée cette Fanchette?.... Que m'importe, après tout?

Je me frottai les yeux..... Non, elle n'est plus ici. Je suis seul, absolument seul. Ah, ah! mon lit est fait : je vais m'y mettre et continuer la nuit que j'ai commencée à six heures du soir. Je la pousserai jusqu'à huit heures du matin, et une nuit de quatorze heures

n'est pas trop longue après les fatigues de tout genre que j'ai soutenues.

Au premier mouvement que je fis, je vis paraître M. Baptiste, qui portait deux bougies, et qui offrit de me servir de valet de chambre. Je le laissai faire, pour le punir, pour l'humilier. J'étais bien aise qu'il se souvînt près de moi qu'il n'est qu'un valet, ce Baptiste, qui se donne les airs d'aimer..... Oh, encore de l'égoïsme!

Je lui demandai où étaient ces dames et ces messieurs. « Ils ont profité du » moment où vous reposiez pour aller » prendre l'air dans le parc ». Je n'osai lui demander où était Fanchette.

Il plaça sur ma table de nuit une carafe de limonade, du sucre et de l'eau, et me souhaita le bonsoir. Je l'entendis fermer ma porte à double tour et ôter la clef de la serrure. A quoi pense donc ce coquin-là? pourquoi me mettre dans l'impossibilité de sortir, ou de recevoir

personne sans son agrément? Je sonnai à briser la sonnette. « Que veut mon-
» sieur? — Pourquoi m'enfermez-vous?
» — Pour qu'on ne vous dérange point.
» — Je veux être dérangé, moi. — Ce
» sera comme il vous plaira. — Je le
» crois bien, parbleu. Mettez la clef
» sur ma table de nuit, et contentez-
» vous de tirer la porte ».

Ce drôle-là serait-il aussi jaloux de moi? Si je croyais qu'il eût cette impudence..... Hé bien, qu'en arriverait-il? Ma foi, rien du tout. N'est-il pas permis, quand on aime, d'envier l'amant favorisé, et même d'avoir contre lui un peu d'humeur? Mais Baptiste en concurrence avec moi!..... Et ne m'y mettrais-je pas avec un souverain qui aimerait Sophie..... et même Fanchette? Baptiste fait bien de suivre l'impulsion de son cœur; mais, morbleu, j'ai raison de ne vouloir pas être sous la dépendance de Baptiste..... Cependant cette porte fer-

mée me mettait à l'abri de tout danger. Point de visites de la part de certain objet, point d'entreprise de la mienne. J'aurais été sage.— Oh! bien certainement: mais je l'aurais été malgré moi, et a-t-on la gloire de vaincre, quand on n'a pas combattu?

Allons, allons, soyons de bonne foi. Non, je ne suis pas sûr de moi; non, je ne m'exposerai pas à une défaite presque certaine. Oui, je serai sage, je le dois, je me le suis promis, je ne fausserai pas mon serment.

Je sonne une seconde fois; Baptiste rentre. « Je pense, comme vous, qu'on » pourrait me déranger. Fermez ma » porte, emportez la clef. Vous vien- » drez demain quand je sonnerai ».

Lorsqu'on redoute sa faiblesse, n'y a-t-il pas une sorte de vertu à se garantir de la chute et même de l'envie de faillir? Cette victoire, que je remportai sur moi-même, m'inspira une satisfaction

satisfaction inexprimable. Je me crus un homme au-dessus du vulgaire, un homme d'une moralité à servir d'exemple..... Toujours le chien d'amour-propre!

« Pourquoi cette porte est-elle fer-
» mée à clef? — Je l'ignore, madame.
» — Il peut se trouver incommodé cette
» nuit. — Sans doute. — Ne pouvoir pas
» sonner. — Et périr faute de secours. —
» Je ne me retirerai pas sans savoir si
» on lui a donné ce qu'il lui faut, sans
» lui souhaiter le bonsoir. Cherchez
» donc Baptiste, mademoiselle. — Ma-
» dame, j'y cours ».

Ce sont elles, les deux objets les plus redoutables pour moi, dont je me suis séparé autant que je l'ai pu, qui vont franchir la faible barrière que j'ai mise entre elles et moi..... Je suis las de combattre, je m'abandonne aux circonstances, et je deviendrai.... ce qu'il plaira à l'amour.

On a trouvé Baptiste : j'entends tourner la clef, la porte s'ouvre, les voilà toutes les deux. Sophie vient à moi, et Fanchette se retire dans un coin, d'où elle verra tout, d'où elle ne perdra pas un mot. Ma bonne Sophie, contrainte pendant toute cette journée, ne pense pas que nous avons là un témoin redoutable. Elle se livre sans réserve à cette candeur, à cet abandon auxquels il est impossible de résister. Elle a été à la promenade, uniquement pour ne pas se rendre ridicule. Son cœur est resté avec moi. M'en suis-je aperçu? Ai-je senti qu'elle ne formait qu'un vœu, celui d'être sans cesse auprès de moi, d'adoucir l'ennui inséparable de ma situation, de répondre aux accens de l'amour par ce que l'amour a de plus tendre? Et elle me prodiguait ces caresses innocentes qu'elle m'avait promises, et qui depuis lui avaient paru si dangereuses. Et j'oubliai Fanchette et

les ménagemens que je croyais lui devoir. Je retombai dans ce délire si poignant, si plein de charmes, que je ne pouvais supporter, et qui faisait le bonheur de ma vie. Ivre comme moi, Sophie ne se souvenait plus qu'elle s'était restreinte à la douce, à la simple amitié. Heureusement, Fanchette veillait pour elle, et par conséquent pour nous. Voilà madame d'Ermeuil, dit-elle d'une voix altérée qui me frappa et me rendit à moi-même. Sophie, interdite, vit Fanchette, rougit, pâlit, balbutia, et dit enfin avec calme et sérénité : « L'amour » sincère n'est pas un vice. — C'est ce » que j'ai toujours pensé, madame. — » C'est le don le plus précieux que le » ciel puisse nous faire, quand il est » justifié par les qualités de l'homme » que nous avons choisi. Fanchette, vous » avez le secret de mon cœur : vous n'en » abuserez pas si le vôtre est sensible ».

Fanchette prit sa main et la baisa.

« Vous pleurez, mon enfant! Ah, vous » aimez aussi, et cette scène de ten- » dresse a rouvert une plaie mal cica- » trisée encore. — Oui, madame, oui, » j'aime de l'amour le plus malheureux. » — Demain, nous parlerons de cela, » Fanchette. Peut-être puis-je vous être » utile. — Non, madame, non, vous ne » pouvez rien pour moi. — Pardonnez- » moi, ma petite. Avec de la considéra- » tion et de la fortune, on aplanit bien » des obstacles. Je vous rendrai plus » heureuse encore que je l'étais il y a » un moment. Votre amant sera votre » époux. — Jamais, madame, jamais. » — Il le sera, vous dis-je. Espérez et » remettez-vous ».

Elle fit un tour par la chambre, s'assura que j'avais ce qui m'était nécessaire, me donna un baiser sur le front, emmena Fanchette, et me laissa.

J'entendis ôter la clef, mais on n'avait pas fermé ma porte. Que voulait-

on? que projetait-on? Je le répète : je ne suis pas un ange; je n'ai plus de force, plus de volonté, je me livre à la fortune.

Le plus profond silence régnait autour de moi. L'horloge du château avait sonné onze heures et je ne dormais pas. Tourmenté par mille pensées affligeantes et voluptueuses, j'appelais le jour qui devait m'en distraire, et quelque position que je prisse, je me sentais accablé par mon cœur.

Cet état était cruel. Je ne pouvais le supporter davantage. J'étais prêt à me lever, à aller chercher dans le parc la fraîcheur et le repos, lorsque mes yeux se portèrent sur la carafe de limonade. Je la vidai en deux fois. Bientôt je me sentis plus calme, et de tous les sentimens qui se combattaient en moi, il ne me resta que celui de ma duplicité envers Sophie.

Ce sentiment m'oppressait. Mais sa

violence même annonçait l'absence momentanée des passions : quand elles nous obsèdent, nous sommes incapables de réflexion et de raisonnement.

Réfléchir péniblement et raisonner contre soi-même, est encore un état auquel on cherche naturellement à se soustraire, et que de raisons bonnes ou mauvaises n'avais-je pas à m'opposer? Je les saisissais toutes, je me laissais bercer par ma conscience rassurée, et je m'endormis, persuadé que je n'avais rien à me reprocher.

Mon sommeil était fatigant comme certaines des sensations qui l'avaient précédé. Des rêves tourmentans se succédaient sans interruption. Je m'éveillai, couvert de sueur, et m'estimant heureux d'échapper aux images qui me poursuivaient.

Un bruit singulier me frappa. Il se faisait dans ma chambre, et je ne pouvais le définir. Je regardai autour de

moi, et je distinguai, à la lueur de ma bougie, quelque chose de blanc, qui ressemblait assez à ce qu'on appelle un fantôme. En fixant cet objet, je reconnus une femme, et dans cette femme, la trop intéressante Fanchette.

Elle était assise au pied de mon lit. Ses yeux étaient fixés sur moi; ses mains étaient croisées sur sa poitrine. Le froid l'avait saisie. Ses mains étaient bleues; ses dents se choquaient avec force, et produisaient ce bruit qui m'avait étonné à mon réveil.

« Fanchette, m'écriai-je, Fanchette, » que faites-vous là? — Je vous regarde, » monsieur, me répondit-elle douce- » ment. — Mais le froid vous tue. — » N'importe, je vous vois. — Par grâce, » Fanchette, retirez-vous. — Je ne le » puis, monsieur; toutes les commu- » nications sont fermées. — Vous allez » donc mourir là! — Qu'importe où, » et comment je meure, si mourir est

» un bien pour moi ? — Que dites-
» vous, Fanchette ! — Souffrez que je
» demeure, monsieur. Vous n'avez à
» redouter près de moi aucun genre de
» séduction. Non, je n'ai pas su vous
» plaire. Vous l'avez cru cependant,
» vous me l'avez dit ; la présence de
» madame de Mirville nous a éclairés
» tous deux sur vos véritables senti-
» mens. C'est elle que vous aimez, elle
» le mérite, je ne me plains pas. Mais
» permettez que je vous voie cette nuit,
» demain, tous les jours, jusqu'au mo-
» ment où mon amour s'éteindra avec
» moi. — Fanchette, vous m'affligez.
» — Ah, monsieur, n'ajoutez pas à ce
» que je souffre : j'ai déjà trop de ma
» douleur ».

Un long silence succéda à ce court, mais pénétrant entretien. Elle me regardait, et je faisais de vains efforts pour détourner mes yeux des siens. Une force irrésistible me ramenait à cet

objet dangereux. « Oh, regardez-moi, » que craignez-vous? Regardez-moi, » me dit-elle en pleurant ». Elle tomba à genoux devant mon lit; elle prit ma main : la sienne était glacée. « Fan- » chette, ma chère Fanchette, vous ne » passerez pas ainsi le reste de la nuit. » Je vais me lever, et vous viendrez » vous ranimer ici. — Vous lever! Vous » êtes mouillé de sueur. Pensez-vous » aux suites..... — Je ne pense qu'à » vous. — Non, monsieur, vous ne » vous lèverez pas ». Elle me tenait avec force, et j'essayai à rendre un peu de chaleur à ses mains.

Ses mains..... ses bras..... sa joue..... que sais-je? Étais-je à moi? Puis-je dire par quels degrés..... Elle est heureuse encore, dit-elle. Voilà les seules paroles que j'entendis, et j'ignore si j'eus le temps d'en articuler une.

Quelle nuit, oh quelle nuit! J'aurais

donné la moitié de ma vie pour convertir l'autre en une nuit semblable, en une nuit de vingt ans, s'il m'eût été possible d'accorder le plaisir et les mœurs.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES

CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Le Départ impromptu.* Pag. 1

CHAPITRE II. *On ne suit pas toujours la ligne droite.* 12

CHAPITRE III. *On arrive enfin à Chantilly.* 34

CHAPITRE IV. *Le Souper.* 51

CHAPITRE V. *Quatre heures de Nuit.* 65

CHAPITRE VI. *Le Lever.* 84

CHAPITRE VII. *On arrive au Château.* 107

CHAPITRE VIII. *La Sauce piquante.* 135

CHAPITRE IX. *Irrésolutions, Combats, Faiblesse.* Pag. 147

CHAPITRE X. *Tout ce qui brille n'est pas or.* 171

CHAPITRE XI. *Encore une nuit épouvantable.* 188

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.